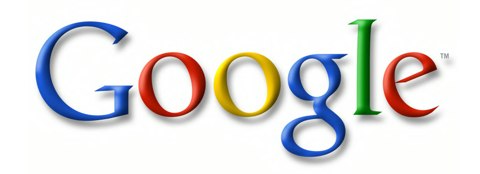
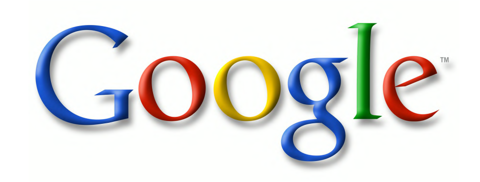
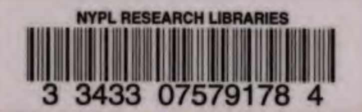





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579178 4

Jn. Th. Cleaver

NK

ŒUVRES DE THÉATRE

De M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies.

TOME TROISIEME.



A PARIS;

Chez PRAULT, petit Fils, Libraire, Quay des Augustins, la deuxieme Boutique après la rue Gît-le-cœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PIECES

Contenües dans ce troisiéme Volume.

LA COLONIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, AVEC UN PROLOGUE.

Représentée par les Comédiens François le 25 Octobre 1749.

EXTRAIT
DU MERCURE DE FRANCE,

Premier & second volume du mois de Décembre 1749.

LE 25 *Octobre, les Comédiens François donnerent la premiere représentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée* la Colonie, *& qui fut suivie de la premiere représentation du* Rival supposé, *autre Comédie en un Acte, du même Auteur. La Comédie du* Rival supposé *nous a paru à tous égards un de ses meilleurs ouvrages, & nous avons trouvé celle de* la Colonie *très ingénieusement imaginée, conduite avec beau-*

coup d'art, & remplie de bon comique. Quelque ſeverement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a reproché d'être trop licentieux, nous n'y avons rien apperçu qui dut bleſſer les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la repréſentation, le Miniſtre de Paris & le Procureur Général, informez du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à pluſieurs endroits de ma Piece, envoyerent chercher le manuſcrit des Comédiens & le double qu'on avoit dépoſé à la Police, ſuivant l'uſage. Ils furent très étonnez de n'y pas trouver la moindre obſcénité, & firent dire aux Co-

médiens de continuer les repré-ſentations. Cet ordre ſuffiſoit pour ma juſtification ; je retirai ma Piece ; j'avois été trop indi-gnement accuſé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai auſſi *le Rival ſuppoſé*, quoiqu'il eut eu du ſuccès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie*, le prin-cipal Acteur (feu Poiſſon) étoit ivre ; que ſa mémoire s'étoit brouillée ; qu'il avoit plus bre-douillé, & plus chargé ſon jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques geſtes & quel-ques termes indécens. Mais pourquoi ne jetta-t-on le blame ſur cet Acteur, que lorſque la

Piece parut imprimée & que l'on sçut l'ordre que le Miniſtre, le Procureur Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens ?



A Paris ce 28 Octobre 1749.

Vous pouvez imprimer, Monsieur, la Comédie * *de* la Colonie; *à l'égard d'une Préface, je n'ai jamais pensé à en faire une. Si quelques gens ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de traits licentieux, leur imposture a été bientôt confondue; le Ministre, & les deux Magistrats qui le lendemain de la représentation voulurent voir le manuscrit des Comédiens, m'ont rendu justice, & même d'une façon marquée. Cette Piece est absolument dans le genre comique, genre périlleux & dans lequel on ne travaille plus. L'action se passe entre un Paysan & deux Valets dans la bouche de qui un Auteur du siecle passé auroit peut-être cru, sans craindre*

* Elle parut imprimée, avec cette Lettre, le deux de Novembre, huit jours après la représentation.

de ſcandaliſer perſonne, pouvoir riſquer certaines plaiſanteries ; je n'ai eu garde de penſer qu'on pouvoit les hazarder aujourd'hui : jamais les oreilles ne ſont ſi délicates que lorſque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs, ſont parvenues à leur comble. Je ſçais qu'il y aura des gens intéreſſés à ſoutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie ; je n'ai rien à perſuader à ces gens-là ; je dirai à ceux que j'eſtime, à ceux que je reſpecte, qu'elle eſt imprimée telle qu'elle a été repréſentée, ſans que j'y aye ajouté ou retranché un ſeul mot : ils me croiront. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

SAINTFOIX.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, *seul.*

'Avois fait un Prologue qui, je crois, auroit plû ; hier on envoye me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on ne puisse le donner ; cela est cruel ! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée ; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu... Ah, le maudit métier !



SCENE II.

L'AUTEUR, LA CABALE, *vêtue bizarrement.*

LA CABALE.

QUE fais-tu ici ?

L'AUTEUR.

J'y souffre !

LA CABALE.

Me connois-tu ?

L'AUTEUR.

Non, mais si vous êtes le diable qui se présente sous une figure agréable pour m'aider à sortir d'embarras, soyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu ?

L'AUTEUR.

Un homme qui vivroit assez content & assez tranquille, s'il n'avoit pas fureur de faire des Comédies.

LA CABALE.

Tu es Auteur, & la Cabale, la Cabale ne t'est pas connuë?

L'AUTEUR, *lui faisant une profonde révérence.*

C'est une justice que vous voudrez bien me rendre ; d'ailleurs je suis votre très-humble serviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été représentées?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été ; la plûpart même ont paru réussir, & deux entr'autres ont eu les plus grands applaudissemens.

LA CABALE.

Et sans que je m'en sois mêlée?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain!

L'AUTEUR.

Non, c'eſt ſans vanité ; je crois que le ſuccès de l'Oracle & des Graces n'a été dû ni à vous ni à moi.

LA CABALE.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

LA CABALE.

Tu me parois ſi ſingulier que j'aurois preſque envie d'être de tes amies.

L'AUTEUR, *avec embarras.*

Tenez... Madame... En vérité... Cette amitié-là me feroit inutile ; je ne l'emploirois pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour l'employer contre les autres.

LA CABALE.

Es-tu donc indifférent ſur la réuſſite de tes Ouvrages ?

L'AUTEUR.

Moi indifférent ſur la réuſſite de

mes Ovvrages ! non, parbleu, je ne le ſuis pas ; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refuſer mon ſecours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de perſonnes que je vois ici, & qu'il y a de certains ſuccès ſans eſtime dont je ne ſerois pas flatté.

LA CABALE.

Écoute ; je ne te diſſimulerai point que ce ſont tes deux Comédies qui m'amenent...

L'AUTEUR.

Eh Madame...

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'ayes pas le ſens commun. Réponds-moi ; ta Piece en trois Actes n'eſt-elle pas abſolument dans le genre comique ?

L'AUTEUR.

Oui.

LA CABALE.

Eſt-il poſſible que tu n'ayes pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été ſi délicat qu'il l'eſt à préſent, rien par conſéquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire?

L'AUTEUR.

Mais je vois qu'il rit tous les jours aſſez aiſément...

LA CABALE.

Aux Pieces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuſer; aux nouvelles, il vient pour juger, & cela fait une diſpoſition d'eſprit dont tu dois ſentir toute la différence; les gens mal intentionnés ſont à l'affut de la moindre plaiſanterie un peu hazardée; ils font ſouvent pis que d'empêcher d'entendre, en faiſant entendre de travers, & comme aux ſpectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux

qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'imposer silence, céde bien-tôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne, & telle Piece qui remise un an après, fait plaisir, n'est pas achevée dans sa nouveauté.

L'AUTEUR.

Ainsi vous concluez qu'il ne faut plus penser à risquer du comique?

LA CABALE.

Mais... Tu as dû remarquer qu'on n'en risque plus & qu'on tâche de se frayer des routes nouvelles. Passons à ta petite * Piece; elle est dans un genre tout opposé; c'est un Roi qui veut être aimé pour lui-même; tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languissamment filée par des Scenes de sentimens alambiqués, & qui, sans amuser le cœur, ne peuvent au plus que faire sourire de temps en temps l'esprit.

* Le Rival supposé.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale; je soutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux * caracteres neufs au Théâtre, & assez bien contrastés pour jetter de la variété sur le fond le plus simple & le plus uniforme.

LA CABALE, *du même ton.*

Voilà bien répondre en Auteur; mais supposons (ce n'est qu'une supposition du moins) que tes deux Comédies soient passables, n'as-tu pas dû penser que plus on riroit à la premiere & plus la seconde paroîtroit froide?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes personnes entrent dans le monde; la gayeté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu sérieux & retenu de la cadette? Non, & si elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura ses partisans;

* Ceux de D. Félix & de Florine.

je vous assure même que malgré leur caractere opposé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

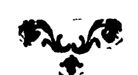
LA CABALE, *d'un ton ironique.*

Tu as raison ; on va commencer ; je t'ai dit mon petit sentiment ; adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'y irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Messieurs, je vous crois trop bonne compagnie pour la souffrir parmi vous.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.

VALERE.

HENRIETTE.

RUSTAUT.

CRISPIN.

FRONTIN.

La Scene est dans une Isle de l'Amerique.



LA COLONIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR.



BON JOUR, mon cher Rustaut, bon jour.

RUSTAUT.

Votre serviteur, Monsieur le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

As-tu quelqu'affaire qui t'amene en Ville ?

RUSTAUT.

D'abord l'honneur de vous faire la révérence ; vous êtes mon protecteux, mon bienfaiteux...

LE GOUVERNEUR.

Je dois l'être ; je n'oublirai jamais ce combat où, sans toi, j'aurois perdu la vie.

RUSTAUT.

Morgué, vous vous ressouvenez toujours de ce petit service-là, comme si vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le disons à qui veut l'entendre, vous avez l'ame toute aussi bonne & toute aussi reconnoissante qu'un simple particulier.

LE GOUVERNEUR.

Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné ?

RUSTAUT.

J'en sommes content, très-content; je l'avons bien amélioré, mais...

LE GOUVERNEUR.

Quoi?

RUSTAUT.

On m'a chiffonné l'imagination; ils disent que si vous veniez à mourir, on pourroit me chicanner sur la proprieté, & qu'il faudroit donc que vous me baillissiez une Patente...

LE GOUVERNEUR.

Tu en auras une; tu n'as qu'à en parler à mon Sécrétaire.

RUSTAUT.

Morguenne, parlez-lui vous-même; il a tant d'affaires! Il me renverroit à ses Commis qui sont la plûpart des impartinens...

LE GOUVERNEUR.

Comment donc?

RUSTAUT.

Oui, Monsieur le Gouverneux,

des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiances comme vous ; qu'ils prenent une phiſionomie ſeche & morguante, & qu'à peine ſaluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclinaiſon de tête ? On rit un tems de leur fatuité & de leur ſuffiſance ; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils viſages.

LE GOUVERNEUR.

Je ſuis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il eſt, morgué, d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien ; la haine qu'inſpirent les façons mal lechées de ces petits ours-là, ne laiſſe pas que de rejaillir un tantinet ſur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme ! oserois-je raisonner encor un moment avec vous sur un autre matiere ? Vous allez faire bien des mariages ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite sur la façon dont vous vous y prenez, me causent dans la tête un embrouillamini... Daignez m'expliquer un peu les choses.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la Relation qui fut présentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de

la découverte d'une Isle, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la situation très avantageuse, tu sçais que le Ministre résolut d'y envoyer une Colonie, & de ne la composer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

RUSTAUT.

Je sçai cela, & que vous voulûtes bien en être le conducteux.

LE GOUVERNEUR.

Après avoir eu pendant près de deux mois un vent favorable, nous fumes tout à coup accueillis d'une furieuse tempête...

RUSTAUT.

Oh, la plus furieuse qui fut jamais; je vivrions cent ans que je nous en souviendrions, tant j'eumes de peur.

LE GOUVERNEUR

Ecartés de notre route, jettés dans des Mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainsi dire, à la mort qu'en faisant

faiſant naufrage ; notre vaiſſeau ſe briſa ſur cette côte ; heureuſement elle eſt baſſe ; tout le monde put s'y ſauver, & perſonne ne périt.

RUSTAUT.

Oh, perſonne, qu'une ſervante, un ſinge & un apprenti douannier.

LE GOUVERNEUR.

Lorſque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays ; il nous parut bon...

RUSTAUT.

Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été ſi bien au lieu de notre deſtination.

LE GOUVERNEUR.

Malgré les Sauvages nous nous y fortifiames, & nous nous y ſommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe qui y ſont nés, commencent à avoir ſeize à dix-ſept ans ; il falloit ſonger à les

marier ; j'ai imaginé un projet par lequel en contribuant à la satisfaction des riches & au soulagement de ceux qui n'ont pû encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'espere que je continuerai d'entretenir cette union & cette espece d'égalité, si nécessaires dans un nouvel établissement. J'ai fait publier une premiere Loi par laquelle les filles sont absolument excluës de toutes successions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leur pere & mere.

RUSTAUT.

Ainsi les voilà toutes aussi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite j'ai ordonné que celles qui sont en âge d'être mariées, s'assembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château ; je les apprécierai suivant leur dégré de beauté.

RUSTAUT.

J'entens ; ſelon la gentilleſſe de la fille, celui qui voudra l'épouſer ſera obligé de donner plus ou moins ? Morgué, vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

LE GOUVERNEUR.

Cet argent ne me reſtera pas ; il ſera diſtribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

RUSTAUT.

A merveilles ! voilà à ma droite une rangée de filles ; d'abord des belles ; enſuite des jolies ; puis après, ce qu'on appelle ſimplement des agréjables ; à ma gauche, autre rangée ; d'abord de bien vilaines ; enſuite de moins vilaines, & après, celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corſage, rachettent un peu la difformité de leur phiſionomie ; la ſomme qui aura été donnée pour avoir la plus belle, deviendra la dot de la plus laide, &

SCENE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant sur le Théâtre avec toutes les démonstrations d'un homme au désespoir.*

EH, laisse-moi, laisse-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monsieur...

VALERE.

Mais, fut-il jamais un sort aussi cruel que le mien ! J'aime, je suis aimé ; rien ne sembloit s'opposer à mon bonheur, lorsqu'il plaît à ce Tyran d'imaginer une Loi barbare... Ah, Frontin, songe donc que ma chere Henriette est tout ce que la nature a jamais formé de plus beau !

FRONTIN.

Elle est fort jolie.

VALERE.

Qu'elle sera par conséquent mise au plus haut prix...

FRONTIN.

Je n'en doute pas...

VALERE.

Que ma fortune est médiocre...

FRONTIN.

Malheureusement...

VALERE.

Et qu'ainsi voilà ma chere Maitresse perduë pour moi !

FRONTIN.

Il y a toute apparence.

VALERE.

Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre ; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

FRONTIN.

Il est sûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'est de se tuer. En vérité, Monsieur, seriez-vous capable de vous livrer à un pareil désespoir ?

VALERE.

Ah, la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on est privé de ce qu'on aime ! .. Crispin ne revient point ?

FRONTIN.

Il n'a pas encore tardé.

VALERE.

Dans la cruelle agitation où je suis ; que les momens sont longs !

FRONTIN.

Mais, Monsieur, je fais une réflexion ; Mademoiselle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouser ensuite secrettement. . .

VALERE.

Tu ne sçais donc pas qu'un des articles de la Loi porte que toute fille qui refusera de se marier, devant être regardée, non-seulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, sera chassée de la Colonie & exposée dans les bois à la merci des Sauvages ?

FRONTIN.

Je ne ſçavois pas cela. Que diable, par toutes les meſures qu'a priſes le Gouverneur pour qu'ici tout le monde ſe marie, il paroît qu'il a furieuſement à cœur la propagation de la Colonie.

VALERE, *avec impatience.*

Je vais au-devant de Criſpin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin ; le voici qui accourt.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, Criſpin?

CRISPIN.

Eh bien, Monſieur, j'ai trouvé Mademoiſelle Henriette chez elle.

VALERE.

Que faisoit-elle ?

CRISPIN.

Elle s'habilloit.

VALERE.

Elle s'habilloit !

CRISPIN.

Sans doute. N'est-elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur ? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle sorte ; & pour sortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille ?

VALERE.

Ah ; je t'entends ! Elle craint de ne pas assez briller dans ce funeste jour qui sera le dernier de ma vie ! L'infidelle se paroit !

CRISPIN.

Je ne m'en suis pas apperçu ; mais comptez, Monsieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal qui

prendra soin de sa parure sans qu'elle y pense : c'est presque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes seules.

VALERE.

Étoit-elle triste ?

CRISPIN.

Oh, très-triste. Je lui ai dit que vous souhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

VALERE.

Hélas !

CRISPIN.

En revenant, j'ai passé au château ; j'y ai vû beaucoup de monde assemblé autour du Gouverneur ; je me suis approché ; il disoit que s'il se présentoit plusieurs rivaux pour la même personne, ils ne pourroient point enchérir les uns sur les autres, mais qu'elle seroit la maîtresse de choisir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvû

qu'il payât la ſomme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif ; enſuite il a fait publier ce tarif ; oh, ma foi, il eſt criant ! les filles y ſont d'une cherté !.. Pour en avoir une tant ſoit peu paſſable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piaſtres, & devineriez-vous à combien eſt la plus belle ? (*Criant.*) A dix mille !

VALERE.

Comment ? As-tu bien entendu ? Ne te trompes-tu point ?

CRISPIN.

Non ; à dix mille piaſtres, vous dis-je.

VALERE.

O Ciel je reſpire !.. Quoi je pourrois me flatter ... Grands Dieux, me ſerois-je jamais imaginé que ma chere Henriette ne ſeroit miſe qu'à ce prix ! Ah, on voit bien que le Gouverneur eſt âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux !

CRISPIN.

Parbleu, il me semble cependant que c'est avoir les yeux assez jeunes, que de mettre une seule fille à pareille somme.

VALERE.

Mes amis, il ne me sera pas difficile de trouver les dix milles piastres; il est vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien...

CRISPIN.

Ah Monsieur....

VALERE.

Il me restera une petite terre ; nous irons y vivre, ma chere Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la possession de nos cœurs...

CRISPIN.

Belle richesse!

VALERE.

Est-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux? Non, & lorsqu'on s'aime...

CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit eſt trop pur, trop tendre & trop ſincere, pour que le tems puiſſe jamais l'affoiblir ; c'eſt un préſent du Ciel. . .

CRISPIN.

C'eſt une tentation du Diable, que de vouloir ſe mettre mal à ſon aiſe.

VALERE.

Oh, trêve de remontrances, je t'en prie.

CRISPIN.

Trêve donc de folies, je vous en conjure.

VALERE.

Ma réſolution eſt priſe.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE

Je me donnerois la mort plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort eſt bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage; conſiderez....

VALERE, *appercevant Henriette.*

Conſidere toi-même que voici ma chere Henriette, que je ne ſuis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis-je, ſi tu continuois ces propos-là devant elle.

SCENE IV.

VALERE, HENRIETTE, CRISPIN, FRONTIN.

VALERE.

AVEC quelle impatience je vous attendois! J'apprends dans l'inſtant que pourvû que je donne dix mille Piaſtres, quelques offres que faſſent mes rivaux, vous ſerez la maîtreſſe de

couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me sera aisé de trouver cette somme ; parlez, prononcez, mon bonheur ne dépend plus que de vous.

HENRIETTE

Vous ne devez pas douter que pour l'assurer, je ne sacrifiasse ma vie avec plaisir, mais...

VALERE.

Quoi ?

HENRIETTE

Mon cher Valere....

VALERE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Irai-je vous exposer à vous repentir un jour...

VALERE.

Me repentir ! Moi !

HENRIETTE.

Votre passion ne vous laisse à présent envisager que la douceur d'être uni à

ce que vous aimez : l'objet le plus ardemment desiré, dès qu'on le posséde, commence à perdre de ses charmes ; l'illusion de l'amour se dissipe, les réfléxions succédent...

VALERE.

Qu'entends-je ; ô Ciel ! est-ce donc Henriette qui me parle !

HENRIETTE.

Oui, c'est elle qui tâche de s'armer contre ses propres desirs, & qui trouve dans la tendresse même qu'elle a pour vous, des raisons de résister au plus doux penchant de son cœur ; c'est une amante, qui devenuë votre épouse, seroit sans cesse inquiette ; la moindre apparence de tristesse, la moindre froideur, que dis-je, la moindre distraction de votre part, m'allarmeroit ; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets, & mon ame déchirée...

VALERE.

Ah ! cessez, cessez ces vains dé-

tours ; je lis au fond de cette ame perfide ; jamais le pur & ſincere amour n'y a regné ; la vanité ſeule l'occupe ; elle languiroit dans les plaiſirs innocens d'une vie douce & tranquille ; il lui faut le tumulte, le faſte, & tous les vains amuſemens du monde ; le peu de fortune qui me reſteroit, ne pourroit vous les procurer ; voilà la véritable cauſe de vos refus.

HENRIETTE.

Vous ne le croyez pas ; non, vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de juſtice, & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

VALERE.

Je ſuis aimé, cruelle & vous voulez ma mort ! car enfin vous connoiſſez trop toute l'ardeur & toute la violence de ma paſſion ; vous ſçavez trop que vous avez toujours été l'unique charme de mes yeux, de mon ame,

le ſeul deſir de mon cœur, vous le ſçavez trop, ingrate, pour avoir cru que je ſurvivrois un inſtant à votre inconſtance.

HENRIETTE.

Mais, Valere...

VALERE.

Mais quoi, ces jours que nous paſſions à nous jurer que nous nous aimerions toujours, ces jours heureux ſeroient à jamais perdus pour moi! Le ſouvenir ne m'en reſteroit que pour ajouter encore à mon déſeſpoir... Non, perfide, & au même inſtant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné...

HENRIETTE.

Vous me faites frémir!.. Cruel, à quoi voulez-vous me réduire!

FRONTIN, *à part, la contrefaiſant.*

Cruel à quoi voulez-vous me réduire! Voilà la chute ordinaire des

femmes. (*Se mettant entr'eux.*) Écoutez-moi l'un & l'autre ; il me ſemble que j'imagine un moyen de vous unir, ſans qu'il en coute rien ; il ne s'agiroit que de trouver quelque phiſionomie baroque, bien ridicule, bien mauſſade, bien vilaine... Eh juſtement, nous l'avons ſous la main ; celle de Criſpin fera notre affaire à merveilles.

CRISPIN.

La mienne ?

FRONTIN.

Oui.

CRISPIN.

Haïe, faquin.

FRONTIN, *à Valere.*

Monſieur, l'argent que donneront ceux qui voudront épouſer les belles, ne doit-il pas être remis aux laides pour les aider à ſe procurer des maris ?

VALERE.

Telle eſt la loi.

FRONTIN.

Eh bien, nous allons habiller ce maraut-là en femme ; il n'eſt que depuis hier au ſoir ici ; ſon plat viſage n'y eſt pas encore connu ; il a toujours demeuré, depuis cinq ou ſix ans, à cette petite terre où l'on ſçait que vous avez une couſine infirme, qui ſort rarement, & qui n'a pas la réputation d'être jolie ; nous le ferons paſſer pour elle ; il n'eſt pas douteux qu'on le jugera la plus laide, & que par conſéquent les dix mille piaſtres que vous vous ſerez engagé à donner pour Mademoiſelle, lui reviendront ; vous vous chargerez de les lui remettre....

VALERE.

J'entends ; cette idée me plaît aſſez, & peut réuſſir. (*A Henriette.*) Qu'en dites-vous ?

HENRIETTE.

Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune, j'approuverai tous les moyens que vous pourrez

employer pour que je sois à vous, & que je suis prête d'aider à la toilette de Mademoiselle.

VALERE, *à Crispin.*

Allons, viens mon cher ami, viens vîte que nous t'habillions.

CRISPIN.

Comment ? Comment ?.. Quoi, Monsieur, vous croyez... En vérité, il me semble que sans se piquer d'être régulierement beau, on a certain air, certains traits...

VALERE.

Oui, certains traits gracieux, mignons, & que je serai charmé de voir briller sous une coëffure de femme. (*Lui donnant une bourse.*) Refuseras-tu ces deux cent piastres que je te donne pour me procurer ce plaisir ?

FRONTIN.

Et refuseras-tu de profiter de la seule occasion de ta vie où tu puisses avoir une phisionomie heureuse ?

VALERE, *l'emmenant.*

Finiſſons, dépêchons ; nous n'avons pas un moment à perdre.

CRISPIN.

Mais Monſieur...

VALERE.

Mais, le tems nous preſſe, te dis-je, viens donc.

CRISPIN.

Parbleu, vous ſerez bien attrapé, ſi le Gouverneur me met au rang des jolies.

FRONTIN.

Tien, ſi cela arrive, je me condamne à t'épouſer.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.



JE ſuis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus belle de la Colonie, & Criſpin la plus laide ; les dix mille piaſtres que je dois donner, lui ont été adjugées ; notre ſtratagême a réuſſi ; rien ne s'oppoſe plus à mon bonheur ; concevez-vous bien, ma chere Henriette, tout le

le raviſſement & tous les tranſports de mon ame ?

HENRIETTE...

Vous ne devez pas douter, mon cher Valere, que je ne les partage.

VALERE

Je vais vous poſſéder, je vais poſſéder ce que j'adore, & tout ce que la nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui s'eſt élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales ; elles ont dans l'inſtant ceſſé de l'être, & c'eſt en liſant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

HENRIETTE.

Quand on brûle d'une flâme ſincere, on ne connoit d'autre prix de la beauté que l'hommage du cœur de l'amant aimé, & cette préférence que l'on me donnoit, & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée, ne ſervoit qu'à redoubler mon trouble & mes allar-

mes ; que serois-je devenuë si notre stratagême eût été découvert & qu'il m'eût fallu renoncer à vous !

VALERE.

Ma chere Henriette, ne pensons plus à ces cruels instans, & ne nous occupons que des heureux momens que l'amour nous prépare... Il me semble que j'apperçois notre bienfaiteur... Oui, c'est lui-même.

SCENE II.

HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, CRISPIN *en femme.*

VALERE.

APPROCHE, viens, mon cher Crispin, viens que je t'embrasse ; tu es un garçon charmant d'être une fille aussi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monſieur, que ma phiſionomie a joué de bonheur.

VALERE.

Joué de bonheur ? Ah, mon ami, elle jouoit à coup ſûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois : demandez à Frontin.

FRONTIN

Il eſt certain qu'il y avoit là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible ; mais cependant je n'ai jamais douté que la tienne ne l'emportât, & même, s'il t'étoit permis de te préſenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

VALERE.

Et moi auſſi.

CRISPIN.

Cela eſt obligeant.

VALERE.

Tien, je n'ai eu d'inquiétude que tandis que tu dansois.

CRISPIN.

Comment ? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences de bonne grace ?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences ; mais ne doit-il pas toujours regner dans la danse d'une fille, de la décence, de la retenuë, de la modestie ? En vérité par tes bonds, tes saults & tes caprioles, tu me faisois craindre à chaque instant que le Gouverneur ne vînt à soupçonner ton déguisement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur ; le Gouverneur a vêcu longtems à Paris, & j'ai entendu dire vingt fois à feu mon pere qui avoit servi des Demoiselles à talens, qu'une danseuse, pour briller, devoit montrer sa jambe au

moins jusqu'au genou ; oui, Monsieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvû qu'elle fasse des entrechats & des gargouillades, elle sera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

VALERE.

Fort bien ; mais cependant je prie ma cousine de danser ce soir avec plus de bienséance.

CRISPIN.

Ce soir ? Croyez-vous donc que je resterai toute la journée sous cet acoutrement ? Je vous réponds que je vais le quitter ; que dès qu'il sera nuit je retourne à la campagne, & qu'on ne me reverra ici que lorsque je pourrai présumer que mes charmes que le tendre amour a sans doute gravés dans bien des cœurs, en seront un peu effacés.

VALERE.

Il ne faut pas que tu disparoisses si vîte.

CRISPIN.

Eh pourquoi ? Mon rôle doit être fini ?

VALERE.

Il eſt vrai, cependant. . .

CRISPIN.

Cependant ? Cependant ? .. Monſieur, vous connoiſſez le Gouverneur ; c'eſt un homme dur, fier, ſevere, avec qui l'on ne badine point ; ſi quelque accident alloit malheureuſement découvrir notre ſupercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce ſeroit fait de moi ; ainſi donc . . . mais morbleu, tenez, que diable, juſtement le voici ; que cherche-t-il ?



SCENE III.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, CRISPIN, FRONTIN, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR, *à Valere & à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment, & vous assurer du vrai plaisir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle; mon discernement y étoit intéressé; (*à Crispin.*) mais la cousine m'a quelqu'obligation; j'ai fait pancher la balance en sa faveur, quoiqu'il y en eût peut-être d'aussi laides.

CRISPIN, *d'un ton de précieuse.*

Sans être trop vaine, j'ai bien senti,

M. le Gouverneur, que vous aviez quelques petits reproches à vous faire sur la préférence que vous m'avez donnée.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué, si tous les Juges n'avoient pas la conscience plus chargée, ce seroit une belle chose que la Justice !

LE GOUVERNEUR, *à Valere.*

J'ai été bien aise de dédommager en quelque sorte votre généreux amour, en faisant tomber à une de vos parentes les dix mille piastres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne sçais, Monsieur, comment répondre à tant de bonté, & je ne doute pas que ma cousine ne ressente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'instant sa reconnoissance, en recevant un époux de ma main : c'est Rustaut...

FRONTIN, *à part.*

Miséricorde !

VALERE, *à part.*

Nous sommes perdus !

HENRIETTE, *à part.*

Tout va se découvrir !

CRISPIN.

Frontin, soutiens-moi !

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Comment ? Qu'est-ce donc, Mademoiselle ? Et d'où nait, s'il vous plaît, cette frayeur ?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah ! Monsieur le Gouverneur... tenez... c'est qu'en vérité... je suis d'une santé si délicate... le mariage me fait trembler.

LE GOUVERNEUR.

Vous ! eh fi, fi donc ! avec cette phisionomie large & massive, vous sied-t-il d'affecter ces airs de mignardise ?

CRISPIN.

L'idée de devenir femme me paroît si extraordinaire. . .

RUSTAUT.

Ce sera notre affaire de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous seroit impossible, & vous verriez que vous seriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monsieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage ; j'aime mieux m'accommoder avec M. Rustaut & lui donner une somme avec laquelle il trouvera aisément. . .

LE GOUVERNEUR.

Non, non ; quand j'ai dit une chose, je veux qu'elle s'exécute ; Rustaut m'a sauvé la vie, je trouve l'occasion de lui faire une petite fortune, votre cousine l'épousera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais. . .

LE GOUVERNEUR.

Mais, finissons. (*à Crispin.*) Mademoiselle, je vous laisse avec votre futur ; songez que je n'aime pas qu'on me résiste. (*à Valere, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, suivez-moi.

(*Ils suivent le Gouverneur ; leur air, leurs gestes, & les mines que leur fait Crispin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils sont tous les quatre.*)

SCENE IV.

CRISPIN, RUSTAUT.

RUSTAUT.

SANS être un galant de profession, j'avons toujours, par-ci par-là, un peu vécû avec le beau Sexe ; je connoissons l'humeur des filles ; je sçavons que devant le monde elles font des simagrées & qu'elles feignent de refuser ce qu'au fond du cœur elles voudroient déjà tenir. Ça la petite, nous voici seuls, arrangeons-nous.

CRISPIN, *d'un ton précieux.*

Arrangeons-nous ? Arrangeons-nous ? Voyez cet insolent ; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange ?

RUSTAUT.

Pargué, vous n'avez pas aussi de l'air de celles avec qui l'on se dérange : que diantre voulez-vous dire ?

CRISPIN.

Je veux dire... Je veux dire que vous êtes aussi grossier dans vos expressions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quant à nos expressions, je les avons comme elles nous viennent, & pour ce qui est de notre procédé, dès que c'est pour le mariage que je vous parlons, il nous semble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet, il est fort honnête de vouloir se servir de l'autorité du Gouver-

neur pour m'épouſer malgré moi ?

RUSTAUT.

Et pourquoi eſt-ce malgré vous, & quelles raiſons avez-vous de nous refuſer ?

CRISPIN.

Quelles raiſons ?.. C'eſt qu'en un mot, il eſt décidé que je n'aurai jamais de mari.

RUSTAUT.

Mais ſongez donc que la Loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

CRISPIN.

Je ne compte pas auſſi mourir fille.

RUSTAUT.

Ah, parguenne, l'aveu eſt drôle ! vous n'aurez jamais de mari, & cependant vous ne comptez pas mourir fille ? n'avez-vous point de honte...

CRISPIN, *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même de me pouſſer, de me preſſer,

de me persécuter & de me mettre, comme vous le faites, à ne sçavoir ce que je dis ? Fi, cela est criant !

RUSTAUT.

Tenez, je devinons à peu près l'enclouüre. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune Etourniau à qui vous seriez bien aise de faire la fortune : grande sottise ! vous verriez que bientôt après les nôces, il se mocqueroit de vous, auroit des maîtresses, mangeroit votre dot, vous planteroit là ensuite, & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des ressources. Je sommes, nous, un homme meur, sage, rangé, & qui ne nous soucions plus des femmes qu'autant que pour n'être pas toujours le seul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier ; vous nous le baillerez ; le Gouverneux sera son parrein, nous continuera sa protection, & avec cette protection & vos dix mille piastres, je

nous mettrons dans les affaires, je ferons fracas, vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries. . .

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Rustaut ?

RUSTAUT.

Oui : oh tatigué, sans être glorieux, je serons bien aise qu'on ne confonde pas notre femme avec la Bourgeoisie : dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main-là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah ! cessez donc de me tourmenter.

RUSTAUT.

Mais. . .

CRISPIN.

Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions sur ma personne, & comptez qu'elle n'est pas faite pour perpétuer la race des Rustauts.

RUSTAUT.

Cela suffit : j'allons retrouver Mon-

ſieur le Gouverneux ; il eſt diablement tenace dans ce qu'il a réſolu ; préparez-vous à ſa viſite ; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah, cette maudite viſite me fait trembler ; tâchons.... (*d'une petite voix douce.*) Ruſtaut ? Ruſtaut ?

RUSTAUT, *s'arrêtant.*

Eh bien ?

CRISPIN.

En vérité vous êtes d'une vivacité...

RUSTAUT.

C'eſt vous qui n'êtes qu'une barguigneuſe.

CRISPIN.

Je ne ſçais pas avec quelles femmes vous avez vécu ; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

RUSTAUT, *ſe rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre ?

CRISPIN.

Croyez-vous donc qu'une jeune personne, qui a de la pudeur, puisse se déterminer ainsi, tout d'un coup, à se jetter entre les bras d'un homme...

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a toujours été sage, plus elle a d'impatience d'être épousée.

CRISPIN.

Je ne vous défends pas d'espérer.

RUSTAUT.

Je n'espérons jamais de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus, votre figure ne me paroit point aussi ridicule qu'une autre pourroit la trouver...

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête !

CRISPIN.

Et je sens même qu'avec le tems, je pourrai me résoudre à cour onne vos vœux.

RUSTAUT.

Eh morguenne, il ne s'agit ni de vœux ni de couronne, & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne sommes pas Grüe; on ne nous mene pas par le nez; tenez, en un mot comme en mille, je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choses de bonne grace; après lequel tems, si vous ne vous êtes pas mise à la raison, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux; c'est un diable d'homme quand on lui résiste; je vous laissons y penser; jusqu'au revoir, la petite.

CRISPIN, *seul.*

Si tu me revois, je serai bien trompé. Je n'en puis plus; non, non, une furie sortie de l'enfer ne seroit pas si acharnée...

SCENE V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur ?

CRISPIN.

Où j'en suis, morbleu, où j'en suis ? C'est le manant le plus vif, le plus pressant, qui va le plus vîte en besogne... Il veut que dans deux heures au plus tard je sois sa femme ; il parle déja d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur sera le parrein...

FRONTIN.

Et moi la nourrice.

CRISPIN.

Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jetté.

FRONTIN.

Oh, ne m'accuſez point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos ? Comment n'eſt-ce pas toi qui as conſeillé de me faire mettre en femme ?

FRONTIN.

Il eſt vrai, mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel aſſez déterminé, aſſez hardi pour penſer à t'épouſer ?

CRISPIN.

Tu vois cependant.

FRONTIN.

Oui, je vois à préſent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouſeroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh finis tes mauvaiſes plaiſanteries ; viens vîte m'aider à me débaraſſer de tout ce maudit attirail ; le

jour commence à baisser, je serai bien aise de décamper dès qu'il sera nuit.

FRONTIN.

Quoi, tu serois capable d'abandonner notre Maître, lorsqu'il est plus que jamais dans l'embarras?

CRISPIN.

Que lui est-il donc arrivé de nouveau?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer qu'il n'épousera point Mademoiselle Henriette, que ton mariage ne soit fait avec Rustaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie!

FRONTIN.

Cela est horrible, & tu vois bien qu'il seroit d'un mauvais cœur de penser à la fuite & de ne pas rester ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans persécutés, & qui nous

recompenſeront généreuſement. Allons, mon ami, plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zèle & d'induſtrie ; roidiſſons-nous contre les obſtacles ; oppoſons la ruſe à la force ; voyons, cherchons, inventons. . .

CRISPIN.

Écoute, je ne ſçais ſi c'eſt une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas ſi vîte, mais il ſemble qu'il me vient tout à coup à l'eſprit une fourberie qui pourroit. . . Où as-tu laiſſé Monſieur Valere ?

FRONTIN.

Il ſe promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoiſelle Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faiſant, je t'expliquerai mon idée. (*Après s'être*

tourné pour s'en aller, il s'arrête.) Cependant, mon ami...

FRONTIN.

Quoi ?

CRISPIN.

Si elle alloit malheureusement à ne pas mieux réussir que la tienne, & qu'à la fin le Gouverneur découvrant mon déguisement...

FRONTIN.

Eh bien, après tout, quand il le découvriroit, quelque severe qu'il soit, il ne peut au plus que te faire pendre.

CRISPIN.

Eh n'appelle-tu cela rien ?

FRONTIN.

Que diable, mon ami, ne faut-il pas se soumettre à sa destinée ?

CRISPIN.

Je t'assure que si c'est là ma destinée, ce sera aussi la tienne, & que je ne

manquerois pas de déclarer que c'eſt par ton conſeil. . .

FRONTIN.

Ah, fi, fi donc ! cela ſeroit honteux, & tu es un trop honnête garçon pour ne te pas laiſſer pendre ſans te deshonorer ; mais enfin les choſes n'en ſont pas encore là : marchons, & par des craintes indignes de nous deux, ne m'oblige pas à méconnoître Criſpin.

Fin du ſecond Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *ſeul & toujours en femme.*

J'Ai affecté d'aller au Château ; je m'y ſuis promené aſſez longtems ; enſuite j'ai paſſé chez Mademoiſelle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaiſir de voir que Ruſtaut avoit l'œil ſur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours ſuivi de loin, & que je puis, je crois, compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la

nuit pour m'enfuir, il va faire ſentinelle autour de la maiſon ; c'eſt ce que je ſouhaite ; c'eſt ſur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monſieur Valere & Frontin viendront faire ici la converſation dont nous ſommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obſcurité pour écouter, & je ſerois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.

Il ſort.

SCENE II.

RUSTAUT, *ſeul.*

LA voilà rentrée, & ſans ſe douter que j'étions à ſa ſuite, tant je nous ſommes finiment conduit pour obſerver toutes ſes allées & ſes venues ; elle a beau tournayer, elle ne nous écha-

pera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il est cependant plaisant, quand j'y pense, qu'ici l'on fasse fortune par la laideur de sa femme ! .. J'entends du bruit ... On sort ... Mettons-nous un peu à l'écart.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, RUSTAUT *au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

MA vilaine cousine t'envoye, dis-tu, chez Cléon ?

FRONTIN, *à voix basse, lui montrant Rustaut.*

Le voyez-vous ?

VALERE, *bas.*

Je le vois.

FRONTIN, *haut.*

Oui : elle m'envoye chez M. Cléon pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

VALERE.

Frontin, cela me confirme dans mes ſoupçons.

FRONTIN.

Eh que ſoupçonnez-vous ?

VALERE.

Tu ſçauras que je l'ai rencontrée au Château, & que je lui ai déclaré nettement que puiſque le Gouverneur perſiſtoit à vouloir qu'elle épousât Ruſtaut, il étoit inutile de prétendre réſiſter plus long-tems ; elle ne m'a répondu qu'en biaiſant. Mon ami, ſon deſſein eſt de nous échapper, & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela ſe pourroit bien.

VALERE.

Cléon eſt de nos parens, mais c'eſt moins par cette raiſon qu'elle s'adreſſe à lui, que parce qu'elle ſçait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle eſpere qu'il ſe prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me cauſer de la peine & de l'embarras.

FRONTIN.

Ecoutez donc, ma foi, il vous en cauſeroit; vous auriez beau proteſter de votre innocence, le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite, & ne manqueroit pas, par conſéquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiſelle Henriette.

VALERE.

La maudite couſine, & que je la donne de bon cœur à tous les Diables!

FRONTIN.

Vous ne leur faites pas un beau préſent.

VALERE.

Lui convient-il de faire la délicate sur le choix d'un mari, & de mépriser Rustaut?

FRONTIN.

Non en vérité ; car enfin il a l'air grossier, je l'avoue, mais d'ailleurs il est homme d'honneur ; chacun l'aime & l'estime dans la Colonie, & il s'est toujours distingué dans les différens combats que nous avons eu à soutenir contre les Sauvages : à l'égard de sa naissance, je ne sçais pas s'il est de la même famille, mais j'ai connu en France des Rustauts qui occupoient des places assez considérables.

VALERE.

Il me vient une idée ; comme elle n'est que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

VALERE.

Si nous lui ſuppoſions quelqu'un que tu lui amenerois comme étant lui ?

FRONTIN.

J'entends.

VALERE.

Que nous aurions inſtruit.

FRONTIN.

Fort bien.

VALERE.

Et qui, en cas qu'elle ait véritablement pris la réſolution de s'échapper, refuſeroit non-ſeulement de favoriſer ſon deſſein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur ? N'y a-t-il pas toute apparence que ſe voyant alors ſans reſſource & preſſée de tous côtés, elle ſe détermineroit enfin à épouſer Ruſtaut ? Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

VALERE.

Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le personnage de Cléon ?

FRONTIN.

Attendez... Je connois un de mes amis... Moyennant de l'argent, j'espere... Il ne loge qu'à deux pas d'ici, je vais lui parler.

VALERE.

Vas vîte.

FRONTIN.

J'y cours ; rentrez ; vous aurez bientôt réponse.

VALERE.

Je rentre.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Faisons semblant d'aller chercher l'ami en question ; Mons Rustaut, si vous né gobbez pas l'hameçon, je serai bien trompé.



SCENE IV.

RUSTAUT, *seul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre ; oh, ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux , & que voilà que notre mariage se terminera , même sans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'esperions. Quel plaisir quand je nous verrons avec dix mille piastres ! Il est vrai que d'un autre côté je serons obligé de vivre avec une vilaine femme ; mais morgué combien connoissons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conscience qui est encore bien plus vilaine ! Je n'aurons, nous , rien à nous reprocher sur l'acquisition de notre opulence... Il me semble que j'entends venir quelqu'un... Seroit-ce déja Frontin & son ami ? La nuit est si noire...

SCENE V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe.*

QUI va là ? Qui va là ?

RUSTAUT.

Paix, paix, c'eſt nous.

FRONTIN.

Qui, nous ?

RUSTAUT.

Quoi, ne nous reconnoiſſez-vous pas, Monſieur Frontin ?

FRONTIN.

Ah, je crois que c'eſt la voix de Monſieur Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Et ſa perſonne auſſi.

FRONTIN.

Parbleu, votre perſonne eſt bien

dure ! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

RUSTAUT.

Il eſt vrai que je ſommes aſſez ferme ſur nos jambes; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez vous trouvé votre homme ?

FRONTIN.

Quel homme, & que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Ce que je voulons dire ? Je voulons dire que je n'avons pas perdu un mot de la converſation que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître : j'étions là.

FRONTIN.

Vous étiez là ?

RUSTAUT.

Oui, & une preuve de cela, c'eſt que je ſommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui ſçait

rendré justice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon présent de nôces.

FRONTIN.

Oh, M. Rustaut, vous avez trop de bonté, & je voudrois trouver les occasions...

RUSTAUT.

Laissons-là les remerciemens; revenons à la petite manigânce que M. Valere a imaginée, & sur laquelle vous voyez bien qu'il seroit inutile de faire le discret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile, puisque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître sont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à sa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire.

FRONTIN.

Non.

RUSTAUT.

Eh pourquoi ?

FRONTIN.

Parce qu'il eſt ſi yvre qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir.

RUSTAUT.

Que diantre !.. Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

FRONTIN.

Vîte courir ? Vîte courir ? M. Ruſtaut, ce jour-ci eſt un jour de réjouiſſance ; on a prodigué au Château le vin & la bonne chere ; vous ſeriez peut-être à préſent vous-même yvre, ſi vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

RUSTAUT.

Cela ſe pourroit bien.

FRONTIN.

Il y a toute apparence que tous mes amis le ſont ; j'ai toujours connu celui

de chez qui je viens, pour un des plus ſobres.

RUSTAUT.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Je ne ſçais.

RUSTAUT.

Ce petit ſtratagême de votre Maître étoit ſi bien imaginé !

FRONTIN.

Très-bien imaginé... Si vous pouviez nous trouver quelqu'un ?

RUSTAUT.

Je venons ſi rarement à la Ville, que je n'y connoiſſons perſonne.

FRONTIN, *feignant de rêver.*

Que diable... j'ai beau chercher... Ecoutez, je penſe...

RUSTAUT.

Quoi ?

FRONTIN.

Sçauriez-vous déguiſer votre voix ?

RUSTAUT.

Pourquoi nous demandez vous cela ?

FRONTIN.

Parce que notre Demoiſelle, n'ayant jamais vû M. Cléon, on pourroit vous faire paſſer pour lui, auprès d'elle, tout comme un autre.

RUSTAUT.

Moi! Et comment lui déguiſer mon viſage?

FRONTIN.

Ce ne ſeroit pas là la difficulté ; j'irois lui dire que je lui amene Monſieur Cléon ; mais qu'il l'attend ici parce qu'étant brouillé avec M. Valere, il ne veut pas entrer dans ſa maiſon ; or dans l'obſcurité, avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la phiſionomie, je crois que vous feriez abſolument méconnoiſſable.

RUSTAUT,

Je le crois auſſi.

FRONTIN.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que cela ne vous inquiette pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête sur la conduite de notre défunte femme; j'allâmes un jour à un bal ou elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas; je nous étions masqué en vrai freluquet; je nous aprochâmes d'elle, en déguisant notre voix; je vantîmes ses charmes; je lui fimes entendre que je jouissions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, feroit à son service; elle nous répondit qu'il falloit que je fussions un impudent pour oser lui parler sur ce ton-là; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit; & même, à certaine privauté que je voulumes prendre, elle nous bailla un soufflet...

FRONTIN.

En vérité?

RUSTAUT.

En vérité : or craignez vous à présent que je ne puissions pas déguiser notre voix, lorsque notre femme, notre propre femme...

FRONTIN.

Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve aussi peu équivoque...

RUSTAUT.

Trouvez seulement les habits, & ne vous embarrassez pas du reste.

FRONTIN.

Ils seront bien-tôt trouvés, je vais les chercher.

SCENE VI.

RUSTAUT, *seul.*

JARNI, je serions à présent bien fâché que son ami n'eût pas été yvre; outre qu'on manie toujours mieux soi-

même ses affaires que ceux que l'on en charge, je pourrons, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre prétendue que si elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance, je pourrons, dis-je, lui faire finement de petits interrogats & la presser sur les raisons qu'elle a d'être si répugnante à nous épouser ; je ne sommes naturellement ni soupçonneux, ni jaloux, & elle a d'ailleurs toute la phisionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien respectée, mais cependant, lorsque M. le Gouverneux lui a proposé notre mariage, elle a paru si diantrement ahurie...



SCENE VII.

RUSTAUT, FRONTIN, *apportant des habits.*

FRONTIN.

VOilà tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à préfent. (*Après que Frontin lui a aidé à fe déguifer.*) Eh bien qu'en dites-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le Diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer. (*Il fort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la perruque en devant pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de touffer de tems en tems, & j'appuyrons lentement fur nos paroles.

FRONTIN, *à Crispin qu'il amene.*
Mademoiselle, voilà Monsieur Cléon.

CRISPIN, *à Frontin.*
Allez, laissez-nous.

SCENE VIII.

RUSTAUT, CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scene.*

C'Est moins, Monsieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous : vous passez pour un si honnête homme, si charitable & si compatissant, que je me suis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction.

RUSTAUT.
Je serons charmé de vous être utile,

& vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *soupirant.*

Par où commencer !

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence... par le commencement.

CRISPIN.

Vous sçavez, Monsieur, que j'ai toujours vêcu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante qui sert à cultiver les graces du corps & de l'esprit, en revanche, je puis dire que du côté de la sagesse, j'étois élevée sous l'aisle d'une mere... (*sanglottant.*) Ah, Monsieur !

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Il sembloit

qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver ! Je commençois à peine à parler, qu'elle me répétoit ſans ceſſe qu'il falloit chaſſer d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner & ne point jouer avec eux : plus je grandiſſois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monſtres : vaines précautions & qui me feroient preſque croire qu'à la vertu il y a de la deſtinée comme à toute autre choſe !

RUSTAUT.

Il ne faut pas croire cela, ma parente.

CRISPIN.

Ah, mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles qui dès l'âge de douze à treize ans, ſe mirent, ſe regardent, qui cherchent les hommes, leur ſourient, les agacent, enfin qui s'expoſent ſans ceſſe à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y

tombent pas, & que moi qui avois toujours vêcu dans la retenue & la modeſtie...

RUSTAUT.

Eh bien vous, vous y avez été priſe ?

CRISPIN.

Hélas !.. Ce ſoupir vous en dit aſſez ; épargnez à ma pudeur un detail...

RUSTAUT.

Ah, je n'avons pas beſoin du détail, je le devinons de reſte.

CRISPIN.

Si vous aviez vû l'ingrat à mes genoux, ſi vous aviez entendu tous les ſermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi, & ſi vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs ſont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monſieur, votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

RUSTAUT, *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes

qui ont bien le diable au corps, & quelle chienne de découverte je venons de faire ! Mais, morgué, n'éclattons pas ; je pouvons doucement en tirer parti. (*à Crispin.*) Vous êtes à plaindre ; voyons quel est le service que vous voulez que je vous rendions.

CRISPIN.

Le voici : entre nous, notre cousin Valere n'est qu'un freluquet, impatient de posséder sa peronnelle, & à la discrétion de qui je n'ai eu garde de me confier : je pense même que Rustaut n'auroit pas une grande considération pour lui ; au lieu que lorsqu'une personne d'âge & de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne fasse attention à ce qu'elle lui dira ; je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouserai jamais d'autorité ; mais que s'il veut ne point trop presser les choses, vous esperez manier mon esprit

esprit de façon que dans un mois, ou un mois & demi au plutard, je serai sa femme.

RUSTAUT.

Seroit-ce en effet votre dessein de l'épouser dans ce tems-là ?

CRISPIN.

Oui.

RUSTAUT.

Cela est obligeant pour lui, après votre avanture.

CRISPIN.

Après mon avanture ? Quand j'en aurois eu dix, il me semble qu'il seroit encor trop heureux de m'avoir.

RUSTAUT.

Certainement : il n'y a qu'une chose qui nous embarasse ; je connoissons Rustaut ; si malheureusement, après les nôces, il alloit découvrir le petit accident qui vous est arrivé, il est brutal & seroit homme à vous tordre le cou ; ainsi je crois qu'il vaut mieux que je lui

propose de votre part cinq mille piastres, à condition qu'il renoncera entiérement à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas besoin plus que jamais d'un mari, & je pense que ce drôle-là me conviendra assez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque & l'habit qui le déguisent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas ; me reconnoissez-vous ? Vous vous êtes confessée au Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne supercherie qu'on m'a faite !

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous épouser ?

CRISPIN.

Mais après tout, seriez-vous donc, le premier...

RUSTAUT.

Taisez-vous, effrontée, & promettez-nous vîte les cinq mille piastres, sans quoi j'allons vous timpaniser d'importance.

CRISPIN.

Que veut donc dire cet insolent, & parle-t-on ainsi à une fille d'honneur ? Apprenez, faquin, que je ne crains point vos discours ; ma réputation est trop bien établie ; d'ailleurs personne n'ignore que j'ai refusé de vous épouser, & l'on sçait assez qu'un amant piqué, quand il est malhonnête homme, est capable de tout : il convient bien à un manant de vouloir se vanger comme un petit-maître ; allez, & renoncez à jamais à l'espoir de me posséder.

RUSTAUT.

Quelle impudence ! Je ne sçais qui me tient... Morguenne, il ne sera pas dit que je serons entiérement la dupe de ceci ; tenez, je voulons bien rabat-

tre à deux mille piaſtres, mais ſi vous barguignez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneux ; il nous aime, & j'obtiendrons qu'il faſſe examiner vos allûres d'ici à quelque temps, afin de voir ſi j'aurons été un calomniateux.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque choſe plûtôt que de nous jetter dans un nouvel embarras.

RUSTAUT, *voyant venir le Gouverneur.*

Juſtement le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piaſtres, mais du moins je compte ſur votre diſcrétion.

RUSTAUT.

Oh, je vous verrions épouſer notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

EH bien êtes-vous d'accord ?

RUSTAUT.

A peu près, M. le Gouverneux ; elle demande du tems, je lui en accordons ; peut-être l'épouserons-nous ; peut-être ne l'épouserons-nous pas ; bref, je sommes content & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valere de qui je n'avons que sujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content, cela suffit ; je ne considérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi

pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour.

(*A Valere & à Henriette.*)

Venez, ſuivez-moi ; on va vous unir.

FRONTIN.

Monſieur Ruſtaut, Vous m'avez promis un préſent de nôces ?

RUSTAUT.

Il eſt vrai, mon ami ; marie-toi, & je t'aſſure celui que Mademoiſelle me deſtinoit.

CRISPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires, mais je ſuis plus embaraſſé que jamais, Meſſieurs, ſi vuos n'applaudiſſez.

FIN.

LES
PARFAITS AMANS,
OU LES
METAMORPHOSES,
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES,
Avec quatre Intermedes;

Représentée pour la premiere fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

LE hazard m'avoit conduit dans le Magazin de la Comédie Italienne ; j'y vis des Décorations qui me parurent ſingulieres ; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pû jouer ; j'imaginai d'en faire une ſur ces Décorations ; je traçai ce Canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scenes plaiſantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des Danſes, du Chant, des Machines, enfin beaucoup de Spectacle. Cette Piéce, quoique toute en François, fut affichée, *Comédie Italienne* : c'étoit aſſez annoncer ſon genre.



ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, pere de Floriſſe.*

GALANTINE, *Fée, mere de Zermés.*

FLORISSE.

ZERMÉS.

MUTALIB, *Génie, frere de Zulphin & de Galantine.*

CORALINE.

UN GNOME.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

UN BERGER.



LES PARFAITS AMANS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Tour au milieu de nuages suspendus qui s'étendent du bas en haut, & remplissent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB *sous la figure d'un Sauvage, gardien de Florisse ; il la regarde quelque temps ; elle a les yeux baissés, soupire & paroît plongée dans la plus profonde rêverie.*

MUTALIB.

QUEL soupir ! vous m'avez promis que si je vous laissois sortir, vous m'ouvririez votre cœur ?

FLORISSE

Que veux-tu que je te dise ?

MUTALIB.

Ce que vous pensez.

FLORISSE.

Je ne pense à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille pense toujours à quelque chose... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laisse-moi.

MUTALIB.

Puisque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un...

FLORISSE.

Oh, tu vas me conter une histoire !

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours ?

FLORISSE.

Je ne suis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Ecoutez ſeulement : je vous réponds que celle-ci vous intéreſſera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bienfait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ſes triomphes ; il mit tout en uſage pour l'avoir, & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en ſoucia plus, & qu'il la ſacrifia à une ſimple mortelle. La Fée, au déſeſpoir de ſe voir abandonnée, complotta, cabala avec pluſieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conſeil ſouverain des Fées, & voici l'Arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin...*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'eſt mon pere ?

MUTALIB.

Sans doute, c'eſt votre pere, & c'eſt auſſi ſon hiſtoire que je vous raconte ; on n'inſtruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens, à moins qu'on n'en ait de fortes raiſons ; vous jugerez des miennes par la ſuite de mon récit ; revenons à l'Arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, peſant, lourd, décrepit, à l'inſtant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'eſt vous, *preſſée par ſon amour, en fera l'aveu à ſon Amant.*

FLORISSE.

O ciel !

MUTALIB.

Ce n'eſt pas le tout : votre pere a parmi les Fées une ſœur du même caractére que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuſe, bravant avec intrepidité toutes les bienſeances : un Génie qu'elle trompoit, la ſurprit avec un Mortel ; il repréſenta que

puiſque les Fées avoient cru devoir ſe venger des perfidies du frere, il étoit juſte qu'on punit auſſi celles de la ſœur : il fut dit que l'Arrêt leur ſeroit commun.

FLORISSE.

Quel Arrêt, grands Dieux !

MUTALIB.

Il eſt ſûr que pour un Petit-Maître & pour une Coquette, qui ne ſont occupez que de leurs graces, de leurs ajuſtemens, de leur jargon & de leur maintien, il eſt bien terrible de penſer que tout à coup, dans un inſtant, ils tomberont de cet état qui leur paroît ſi délicieux, ſi brillant, dans l'état affreux de la décrépitude : c'eſt pour parer ce coup fatal, que votre pere vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce Château ; & la Fée, ſa ſœur, avoit pris la même précaution à l'égard de ſon fils ; mais ce fils s'eſt échappé ; c'eſt ce jeune

homme qui s'arrêta hier si longtems à vous considérer, tandis que vous êtiez à la fenêtre, qui vous parut si aimable, & à qui vous avez sans doute rêvé toute la nuit... Mais, quoi, vous voilà toute en pleurs ?

FLORISSE.

Que je suis malheureuse !

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant ; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir sur le danger...

FLORISSE.

Mon pere ne voudra jamais devenir laid ; il me tiendra toujours renfermée dans ce Château ; j'y mourrai...

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas : connoissez-moi, Florisse ; j'ai pris la figure du Sauvage qui vous a gardée jusqu'à présent ; je suis le Génie Mutalib, frere de votre pere ; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens

contre mon frere & ma sœur, vous défendre vous & votre Amant.

FLORISSE, *le caressant.*

Ah, mon cher oncle! mon cher oncle!..

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere & une mere, livrés à tous les égaremens du cœur & de l'esprit, condamner des enfans innocens à une éternelle prison... Mais, j'apperçois Arlequin & Scapin; ils sont au service de votre pere; il ne faut pas qu'ils voyent que je vous laisse sortir; rentrez vîte, tandis que sous cette figure qui me déguise à leurs yeux, je vais tâcher de sçavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'espoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obstacles à surmonter, ma chere niéce, mais j'espere d'en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage,* ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Je te dis que j'en suis sûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obstines mal à propos.

SCAPIN.

C'est toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib, & l'embrassant.*

Eh, bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement.*

Bon jour.

SCAPIN, *l'embrassant aussi.*

Ton serviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton serviteur.

ARLEQUIN, *caressant la moustache de Mutalib.*

La voilà, cette moustache! la belle moustache! eh bien, Scapin, paries-tu encore?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite; il m'a soutenu que ta moustache étoit postiche.

SCAPIN.

Et je le soutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te soutiens qu'elle est naturelle.

SCAPIN.

Elle ne l'est pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'est pas ? Quel entêté ! oh cela me met dans une colere... Tiens, regarde donc.

(*Il tire de toute sa force, & traîne Mutalib par la moustache.*)

MUTALIB.

Ah ! ah ! ah ! coquin ! coquin !

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Disputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant ſa maſſuë.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien, le pari eſt nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre, laiſſe-le tirer, ne fuſſe que pour l'honneur de ta mouſtache.

MUTALIB.

Marauts, ſi je laiſſe tomber ma maſſuë...

ARLEQUIN.

Mais tu as tort; tu ſçais que j'aurois gagné; tu me fais perdre cet argent-là, comme ſi tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faiſant revenir.*

Où vas-tu donc?

MUTALIB.

A mon poſte.

ARLEQUIN.

A ton poſte, vilain Suiſſe ! Demeure, nous avons à te parler ; le Génie notre Maître a ſçu qu'un jeune homme roda hier longtemps autour de ce Château.

MUTALIB.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoye te dire de veiller plus exactement que jamais ſur Mademoiſelle Floriſſe.

MUTALIB, *froidement, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir ; j'aſſommerai ce jeune homme, s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal, ne ſçais-tu pas que par l'Arrêt prononcé contre notre Maître, il ne lui eſt pas permis d'employer la force, ni les ſecrets de ſon art, contre

ceux qui tâcheront de se faire aimer de sa fille ?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenser magnifiquement, Scapin & moi, si nous pouvons, par quelque ruse, éloigner ce jeune homme... Scapin ?

SCAPIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiselle Florisse ; je me présenterai comme si j'étois elle...

SCAPIN.

La peste de l'animal ! Voyez, voyez le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme. . .

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de soin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ! que tu es bête ! (*montrant Mutalib.*) il est bien butor, bien lourd, bien épais, cependant je suis sûr qu'il dévine. . .

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes, je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien, animaux que vous êtes, écoutez-moi : je dirai à ce jeune homme que mon pere, par la puissance de son art, m'a ainsi enlaidie, quand je dis enlaidie, c'est-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la finesse & de l'éclat de mon teint ; (*prenant*

un

un ton de mignardise.) car enfin, après tout, sans trop se flatter, sous quelque déguisement que l'on soit, on ne sera jamais à faire peur, & j'ai connu à Scapin vingt Maîtresses avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaison pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque son bon goût.

SCAPIN.

Quoi, tu dis que tu m'as connu des Maîtresses...

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardise.*

Oui, Mons Scapin, Mons Scapin, nulle comparaison; brisons, brisons là-dessus; si l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenser... J'apperçois quelqu'un; seroit-ce ce jeune homme?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il est bien fait, & le cœur d'une recluse est toujours prompt à s'enflammer ! Mademoiselle Florisse l'a-t-elle vû ?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se sont-ils parlé ?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN

Allons, allons, Scapin, entrons, entrons vîte pour nous déguiser.



SCENE III.

MUTALIB *au bord du Théâtre ;* ZERMÉS *au fond, considerant le Château.*

MUTALIB

IL regarde s'il ne verra point paroître sa Maîtresse ; ces pauvres Amans sont menacez de grands malheurs ; je les protégerai de tout mon pouvoir ; mon cher neveu, tu auras besoin de courage & de fermeté. Servons-nous de la puissance de mon art ; excitons des prestiges ; faisons naître des monstres ; éprouvons s'il est capable d'affronter les dangers & la mort, & s'il ne se laissera point épouvanter.

ZERMÉS, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce Château ?

MUTALIB, *fierement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMÉS, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui & le Château, & levant sa massuë.*

Ose en approcher.

ZERMÉS.

Ah, tu me ménaces?

(*Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui disparoit. Un énorme Géant se présente; Zermés combat ce Géant qui s'abime & est remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des aîles, la barbe, les cheveux & les sourcils blancs. Cette figure s'abime encore; il sort une grosse gerbe de feu, & ensuite, de la fenêtre, s'allonge & se replie un grand serpent qui se change tout à coup en un oiseau monstrueux; Zermés frappe*

cet oiseau ; il s'envole, en jettant un cri lugubre ; la porte du Château s'ouvre ; Arlequin & Scapin paroissent, déguisés en femmes.

SCENE IV.

ZERMÉS, ARLEQUIN. & SCAPIN *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'appuyant sur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'ALLONS pas plus avant : arrêtons-nous ma bonne :
Je ne me soutiens plus:ma force m'abandonne.

ZERMÉS.

Mesdames, vous sortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curiosité au sujet d'une jeune personne que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas!

ZERMÉS.

Lui seroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune personne dont la vûë parut vous intéresser, & à qui vous n'avez inspiré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah, ma bonne, ménage ma pudeur ; quel aveu vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le tems d'observer les bienséances... Seigneur, la voilà.

ZERMÉS.

La voilà ? ce monstre...

ARLEQUIN.

Ah, je me meurs ! je me meurs !

SCAPIN.

Ma petite, ma chere petite...

ARLEQUIN.

Je ſuis un monſtre à ſes yeux !

SCAPIN, *à Zermés.*

En vérité, Seigneur, cela n'eſt pas bien.

ZERMÉS.

Quoi tu voudrois me perſuader... ?

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'eſt que trop vrai ! C'eſt elle, & vous voyez en moi ſa fidelle nourrice.

ZERMÉS.

Seroit-il poſſible ! Mais, après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*à Arlequin.*) Quoi, vous ſeriez cette perſonne adorable...

ARLEQUIN.

Ah, laiſſez-moi, laiſſez-moi...

ZERMÉS.

Arrêtez...

ARLEQUIN.

Je ſuis, dites-vous, un monſtre... ?

ZERMÉS.

De grace...

l'instant que je prononcerois pour la premiere fois cette aveu toujours si embarassant pour une bouche timide ; ces mots, *je vous aime*, qui coutent tant à prononcer à une fille bien née, mais ... qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hazard conduisit vos pas au pied de ce Château ; vous vous y arrêtates ; je ne me lassois point de vous regarder...

Épargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage ;
Je sens que la rougeur me couvre le visage.

ZERMÉS.

Ah, de grace, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon pere qui nous examinoit sans doute, démêla l'impression que vous faisiez sur mon foible cœur, & soit pour me punir, soit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERMÉS.

Le barbare ! un pere peut-il être assez inhumain... charmante personne ! ..

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus ; je suis moins vaine que tendre ; mais quand je pense que je vais perdre aussi votre cœur, car... vous ne m'aimerez pas faite comme je suis ?

SCAPIN.

Eh pourquoi non, Madame ? Monsieur paroît un galant homme ; il voit que vous souffrez à cause de lui ; cela doit l'attacher encore plus à vous ; d'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERMÉS, *à Scapin.*

Ah, dites-les-moi promptement.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chere, non, ne les dis pas.

ZERMÉS.

Quoi, Madame, douteriez-vous de mon courage, ou voulez-vous me laisser croire que vous réservez à un Amant plus cheri, la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Ah ! ne me faites pas cette injustice ; mais, je vous avoue que quand je pense aux moyens qu'il faudroit que vous employassiez pour me désenchanter, le cœur me saigne.

SCAPIN.

Et à moi aussi ; mais enfin, il n'en mourra pas : Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient ; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez, & là, pendant huit jours... vous voyez que le terme n'est pas long ?..

ZERMÉS.

Eh bien, pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptez ; j'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais, comme il faudra que vous soyez tout nud, la pudeur ne me permet pas...

FLORISSE, *qui s'est mise à la fenêtre.*

Scélerats ! Coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui se sont ainsi déguisez pour vous tromper.

ZERMÉS, *leur appliquant plusieurs coups de la ceinture avant qu'ils puissent se sauver.*

Ah, marauts !

ARLEQUIN.

Seigneur, Seigneur, prenez garde ; je suis la vraye Florisse ; celle qui est à la fenêtre, n'est qu'un phantôme.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiselle Florisse de se mettre à la fenêtre ? Tout alloit bien jusques-là ; tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le sers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprens que je n'ai point de Maître ; que je ne sers que la justice & l'équité, & que je suis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur ... pardonnez ... l'ignorance ... qui nous faisoit ignorer ... que vous étiez ... sous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, si j'avois sçû que c'étoit vous, je n'aurois pas été assez impertinent pour vous tirer la moustache.

MUTALIB.

Je ne ſuis fâché que de vous voir tâcher de ſeconder l'injuſtice d'un Pere & d'une Mere aſſez barbares pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite priſon.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne ſont pas bons, il faut bien que les Valets ſoient méchans.

MUTALIB.

Et ſi vous aviez un bon Maître qui vous mettroit un jour à votre aiſe, ſeriez-vous honnêtes gens ?

ARLEQUIN.

Oh, oui : je crois que je ſerois honnête homme, ſi j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien, je vous promets de vous recompenſer au-delà de vos eſpérances ; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.



ACTE II.

Le Théâtre représente des Jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *sous sa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



H bien, avez vous vû votre frere & votre sœur?

MUTALIB.

Invisible à leur yeux, j'ai eu le plaisir de les contempler tout à mon aise.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien

changés ? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépit ?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

MUTALIB.

Tien, j'ai le cœur bon, & si ma sœur avoit été simplement de ces femmes galantes dont l'ame tendre a besoin d'être toujours occupée, je la plaindrois ; mais une Coquette, foible sans être sensible ; toujours en intrigue sans avoir peut-être jamais aimé ; fourbe, fausse, envieuse, dechirant ses Amies, denigrant ses Amans, dans le tems même qu'ils l'avoient ; étalant partout un maintien indécent ; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ses paroles pour se donner des airs de mignardise & de nonchalance ; ah fi, fi ! je n'en ai pas plus de pitié que de son frere,

qui a été le beau modéle sur lequel se sont formés tous ces petits Fats dont on est, & dont on sera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'est une importune & maudite race !

MUTALIB.

Lorsqu'il entra dans le monde, sentant la nécessité de plaire aux femmes pour se mettre à la mode, il déguisa d'abord son caractére impérieux ; il parut doux, poli ; cinq ou six Fées qui commençoient à être sur le retour, postulerent son éducation ; à peine deux ou trois Avantures d'éclat l'eurent-elles mis en réputation, qu'il ne se contraignit plus ; toute l'impertinence de son caractére se développa ; marchant dédaigneusement, se pavanant, composant ses graces, affectant l'air malin, le ton ricanneur, parlant toujours, n'écoutant

jamais, décidant ſans ceſſe : croirois-tu que ſon audacieuſe fatuité en impoſa, lui réuſſit ? Ses travers & ſes ridicules furent regardés comme des graces & des agrémens ; ſon jargon entortillé paſſa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce Héros charmant ; hautain, insolent, ſans égards, ſans ménagement pour les femmes, il en étoit couru ; il étoit né, diſoit-il, pour les ſubjuguer ; mais, ma foi, il n'en ſubjuguera plus. Il ne tardera pas ſans doute à venir dans ces lieux pour ſe vanger de ſa fille...

ARLEQUIN.

De ſa fille ? Je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle ?

MUTALIB.

Il eſt ſûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frère & ma ſœur, il ne leur eſt pas permis d'uſer de violence pour

séparer leurs enfans ; mais la malignité a tant de ressources ! Elle inspire tant de ruses, de stratagêmes ! J'ai conseillé à mon Neveu de se tenir caché pendant le reste du jour ; j'ai aussi quelques avis à donner à ma Niéce : tandis que je vais lui parler, attends moi ici, & examine bien tout ce qui se passera.

Il sort.

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

CE Génie est bon-homme, mais je le crois un peu bête. Je le servirai d'inclination contre son frere & sa sœur ; cependant toujours de façon à ne me pas exposer ; si j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le sont pas... Mais que vois-je... Seroit-il possible...

SCENE

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE!

CORALINE.

Oui, c'eſt moi.

ARLEQUIN.

C'eſt toi? Eh d'où viens-tu, ma chere Enfant?

CORALINE.

J'étois au nombre des perſonnes que le Génie tenoit enchantées dans ces Jardins; il y a quelque tems qu'il vint voir ſa Fille; je lui reprochai la priſon où il la tenoit enfermée; il ſe fâcha contre moi...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée! La chere Coraline, diſois-je, du moins ſi j'en avois auparа-

vant fait ma femme ! hélas, peut-être est-elle morte fille !

CORALINE.

Qu'appelles-tu peut-être ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN, *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN, *voulant la caresser.*

MAis, n'est-ce point ton ombre ?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN, *continuant de la caresser.*

Ma chere Enfant, laisse-moi m'assurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un soufflet.*) Oh, parbleu, tu es bien vivante ! Dis-moi, je m'imagine qu'être enchantée, c'est comme si l'on dormoit : faisois-tu de jolis songes ?

CORALINE.

Je ne pensois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'épousois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin à qui je suis promise.

ARLEQUIN.

En vérité, une personne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princesse, peut-elle encore penser à un Scapin ?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelles-tu un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah, te voilà, mon Ami ?

SCAPIN.

Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute un Scapin, un Scapin ? N'es-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois

pas, qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Ecoute, j'ai retrouvé Coraline...

ARLEQUIN.

Et moi aussi, comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelle ensemble.

ARLEQUIN, *d'un ton suffisant.*

Qu'appellez-vous donc de querelle ensemble, Mons Scapin, Mons Scapin ?

SCAPIN.

Elle est presque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le seroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu sçais que je ne suis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline...

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton....

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups...

ARLEQUIN, *toujours fierement.*

... Toi ?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *se radoucissant.*

Eh bien, tant mieux, je les recevrai ; ensuite j'irai retrouver Coraline : charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de bâton ; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois ; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis cesser de vous aimer ; voilà le bâton, frappez vous-même. Coraline est bonne, pitoyable, compatissante ; le bâton lui tombera des

mains, elle me regardera, elle soupirera...

SCAPIN, *avec rage.*

Ah, le coquin !

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela, Monsieur Scapin ; c'est ainsi qu'on pense quand on aime.

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÉS.

ZERMÉS.

MON cher Arlequin, mon cher Scapin, mon Oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous ; je voudrois lui parler ; où est-il ?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici ; il ne tardera pas à revenir ; mais permettez-moi de vous

dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERMÉS.

Hélas !

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

ZERMÉS.

Je ne puis vivre ſans voir ma chere Floriſſe ! Coraline, où eſt-elle ?

ARLEQUIN.

En vérité, Monſieur, par votre amoureuſe impatience, vous vous expoſez à vous perdre, à la perdre elle-même & à nous perdre tous.



SCENE VI.

ZERMÉS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils!

ARLEQUIN *à Zermés.*

Si votre Mere venoit, si elle vous trouvoit, irritée comme elle l'est, vous passeriez, je crois, fort mal votre tems.

ZERMÉS.

Eh pourquoi est-elle irritée? Ne faut-il pas être la plus injuste de toutes les femmes, une marâtre...

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce Fils respectueux?

SCAPIN *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre;

devenue laide & hideuſe, elle ſe tiendra cachée & n'oſera ſe montrer.

LA FÉE, *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuſe ?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur ; Arlequin reſte un moment tout tremblant & s'échappe enſuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame... Excuſez... C'eſt qu'on m'avoit dit... Mais je vois qu'on avoit tort... & vous voilà toute auſſi jeune, toute auſſi fraîche, toute auſſi belle...

Il veut s'enfuir ; elle le pourſuit juſqu'à l'entrée de la Couliſſe & le frappe de ſa baguette ; il paroit en Buſte ſur un Pieds'eſtal. Elle pourſuit auſſi ſon Fils, & revient enſuite ſur le Théâtre.



SCENE VII.

LA FÉE, *seule*.

CE n'est qu'un commencement de vangeance ; ce n'est qu'un foible essai des fureurs dont mon ame est agitée. Malheureuse ! quel changement affreux ! en quel état me vois-je reduite !.. J'attends Zulphin ; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour consulter ensemble s'il n'y a point de remede à nos maux... Peut-être est-il dans ce bois ? Voyons : les endroits les plus solitaires & les plus sombres ne sçauroient désormais l'être assez pour nous deux !

Elle sort.



SCENE VIII.

MUTALIB, SCAPIN *en Buste au bord de la Coulisse.*

MUTALIB.

ELLE s'éloigne, l'indigne Mégere ! mais aussi quelle imprudence a son Fils de se montrer ! son impatient amour l'a emporté sur mes conseils ; il a voulu revoir sa Maîtresse . . .

SCENE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN *en Buste au bord de la Coulisse.*

ARLEQUIN, *arrivant en faisant de grands éclats de rire.*

HA ! ha ! ha !

MUTALIB.

Je crois que tu ris ?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sçais-tu ce qui eſt arrivé à mon Neveu ?

ARLEQUIN.

Comment, ſi je le ſçais ? C'eſt ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux, tu mériterois...

ARLEQUIN.

Tapi derriere un arbre, je n'étois qu'à dix pas lorſque ſa Mere l'a pourſuivi, & le touchant de ſa baguette, l'a métamorphoſé : c'eſt à préſent le plus beau Matou !.. Mais, en perdant ſa figure, il n'a pas perdu ſon amour ; il a couru tout de ſuite dans le Jardin où Mademoiſelle Floriſſe ſe promenoit ; il s'eſt placé devant elle ; elle a toujours aimé les chats, & il la regardoit ſi tendrement qu'elle

s'est baissée pour le flatter de la main ; il a haussé le dos avec un miaulis si doux, si tendre, si délicat, qu'elle l'a pris sur ses genoux avec une espece de transport. Il a le corps noir ; le tour du cou & le petit bout de la queue blancs ; de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, une gueulle petite, agréable & façonnée : vous pouvez vous vanter d'avoir dans ce Neveu là une des plus jolies bêtes qu'on puisse voir.

MUTALIB.

As-tu dit à ma Niece que c'étoit son Amant ?

ARLEQUIN.

Non : j'ai pensé que si elle le sçavoit, peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés, bien de petits agrémens, dont le pauvre Minet sera bien aise de profiter, jusqu'à ce que vous lui rendiez sa figure.

MUTALIB.

Cela n'eſt pas en mon pouvoir ; mais je ſuis ſûr que ma ſœur ne tardera pas à la lui rendre ; elle s'eſt laiſſée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'Arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'uſer de violence contre ſon fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la couliſſe.*

Que diable ! .. Me trompai-je ? .. Non, ma foi ... C'eſt la tête de Scapin !

MUTALIB.

Oui, & un autre trait de la méchanceté de ma ſœur.

ARLEQUIN.

Comment ! Le voilà en Buſte comme un Empereur Romain ! Cette métamorphoſe eſt trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une Pagode.*

Je ne puis pas rompre entierement l'enchantement de ce pauvre garçon, mais je puis du moins lui rendre l'usage du sentiment & de la parole.

Il le touche de sa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorsions, & s'avançant sur le Théâtre.*

Ah ! Seigneur Mutalib, ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'est impossible à présent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi, je resterai comme je suis ?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu, sauf le respect que je vous

dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valloit mieux le laisser tout-à-fait statue, & ne lui pas rendre le sentiment; s'il a faim à présent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & se nourrir.

MUTALIB.

Pour manger & se nourrir? Voilà bien la premiere réflexion d'un gourmand comme toi; mais dans le fond tu as raison. (*Il tire un petit bâton de sa poche.*) Prens ce petit bâton de simpathie; toutes les fois qu'en bûvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en disant, Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi, ce sera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaisera sa faim, sa soif? Il aura le même plaisir?

MUTALIB.

Oui, & si tu en doutes, tu peux l'éprouver.

Mutalib frappe du pied & fait sortir de dessous le Théâtre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des serviettes, &c.

Je vais dans ce bois observer jusqu'aux moindres démarches de mon frere & de ma sœur ; ils s'y sont donné rendez-vous pour consulter ensemble s'il n'y auroit point quelque remede à leur malheureuse situation.

Il sort.

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE suis bien à plaindre, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Mais, non, puiſqu'avec ce petit bâton de ſimpathie, je puis pourvoir à tous tes beſoins. Voyons, as-tu appetit ?

SCAPIN.

Tu ſçais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon !

Il lui attache une ſerviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau & mange.

C'eſt pour Scapin que je mange. Trouves-tu cela bon ?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui eſſuyant la bouche avec la ſerviette.*

Cela eſt fort ſingulier ! fort ſingulier ! J'aurois crû l'avoir mangé.

Il verſe du vin dans un verre.

C'est pour Scapin que je bois.

Après avoir bû.

Eh ce vin ? qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Excellent ! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers.

Il verse & boit.

Tu vois que je suis poli ; je t'ai servi le premier ; mais, Mons Scapin, vous souvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton...

SCAPIN.

Oh, ne parlons point de cela, mon Ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre estomach est à présent à ma discrétion.

Insulter de la sorte un homme comme moi ! cela mérite punition, & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi, Arlequin, tu serois capable...

ARLEQUIN *verse de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'est pour Scapin que je bois. (*après avoir bû.*) Cette eau est-elle fraîche ?... Et ce pain trempé ? Tu es naturellement yvrogne, gourmand ; un peu de diette ne te fera point de mal. A présent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'assied à terre, boit & mange avec un grand appetit.

SCAPIN.

Est-il possible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agisse, avec

cette cruauté, à l'égard d'un ancien Ami ! Si j'étois à ta place, & que tu fusses à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi ; je ne boirois que pour t'enyvrer ; tu devrois mourir de honte !

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié ; bois un coup à ma santé. C'est pour Scapin que je bois.

Il verse du vin & boit.

SCAPIN.

A ta santé, mon Ami.

ARLEQUIN, *après avoir bû.*

Je te remercie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

Ah, mon cher Scapin, qu'est-ce que Mutalib vient de m'apprendre ! seroit-il possible ! hélas, il n'est que trop vrai !

SCAPIN.

Tu vois, ma chere Coraline, je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin ! mon cher mari !

SCAPIN.

Épargne-toi ces caresses, ma chere Enfant ; c'est comme si tu embrassois un marbre.

ARLEQUIN *à Coraline.*

Cela est vrai, & c'est à moi à présent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il

s'en ressente ; je bois & je mange pour lui ; ne t'afflige point, tu n'y perdras pas ; je veux aussi dès ce soir t'épouser pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je suis ton serviteur.

ARLEQUIN.

C'est moi qui suis le tien ; je l'épouserai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte, c'est pour Scapin, c'est pour Scapin que je vous baise.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN *à Scapin.*

Tu auras bien du plaisir, je t'en réponds.

SCAPIN.

Tu es trop serviable ; Coraline, viens de mon côté ; éloigne-toi de lui ; ne souffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh, tu le prens sur ce ton là ?

Eh bien, cela suffit ; je ne suis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'assure que tu feras diette.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuser de ma triste situation...

ARLEQUIN.

C'est toi qui abuses de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion...

ARLEQUIN.

Et toi, fais diette ; nous verrons comment ton pauvre estomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Est-il possible que je sois à la merci d'un barbare...

ARLEQUIN.

Est-il possible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton estomac.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH, malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vîte. Mon frere & ma sœur esperent qu'en évoquant les Puissances infernales, ils trouveront quelque reméde à leur situation; il vont venir ici; ils ont choisi cet endroit pour y faire leurs sortiléges & leurs execrables conjurations.

On voit plusieurs éclairs, suivis d'un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je suis mort!

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline, aide-moi & ne m'abandonne pas.

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

Les vents grondent ; on entend des mugissemens & des secousses souterraines ; le Théâtre s'obscurcit entierement & devient une caverne ; deux globes de feu se précipitant du ceintre avec la plus grande vîtesse, traversent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les coulisses opposées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes, en sortent, s'avancent tristement & font plusieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orchestre forme un accompagnement sourd, dont les mouvemens deviennent peu à peu plus pressés. Tout à coup cette Musique s'interrompt & ne forme plus que de moment à autre quelques accens lugubres & plaintifs. Différens Spectres pa-

roissent & disparoissent à la lueur des éclairs ; l'Orchestre recommence son accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons sortent de dessous le Théâtre, & forment une danse ; on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaisse s'éleve, & lorsqu'elle se dissipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du séjour ténébreux :
Rien ne sçauroit changer votre Arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur désespoir par leurs gestes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, ARLEQUIN; *descendent d'un nuage.*

ARLEQUIN.


Ous sommes venus bon train; combien avons-nous fait de chemin à peu près?

MUTALIB.

Deux cent lieues.

ARLEQUIN.

Deux cent lieues! Il n'y a pas un

quart-d'heure que nous sommes partis! Je me plairois beaucoup à voyager de la sorte ; on n'est ni écorché, ni cahotté, ni obligé de rosser les Postillons. Allons, dites-moi donc à présent ce que nous venons faire ici.

MUTALIB.

Je viens y consulter un Oracle fameux, & en même-tems m'opposer aux mauvais desseins de mon frere & de ma sœur. J'ai dit à Scapin d'observer au coin de ce Bois : toi, reste ici, tandis...

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, si votre sœur vient de l'autre & me rencontre ? Elle a bien voulu rendre à Scapin sa figure ; mais elle lui a dit que si à l'avenir elle soupçonnoit que nous fussions lui & moi dans les intérêts de son Fils, elle nous puniroit de façon que nous nous en souviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prens cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être, un arbre, un rocher, un ruisseau, un animal, un homme, une femme, en un mot ce que bon te semblera ; d'ailleurs, je ne serai pas long-tems à revenir. *Il sort.*

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

QUE de filles qui, sans avoir cette bague, paroissent ce qu'elles ne sont plus depuis long-tems ! que de coquins qui, sans l'avoir au doigt, paroissent d'honnêtes gens !

SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER *chante derriere le Théâtre.*

En vain une Mere févère,
Veille fur ma Bergere...

ARLEQUIN.

J'entends chanter... Ah ! c'eſt un Berger.

LE BERGER, *arrivant ſur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il attend ſa Maitreſſe ; éprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'eſt-ce que je veux paroître à ſes yeux ?.. Un arbre ?.. Oui, un arbre ; mais où le planterai-je ?.. Ici.

Il ſe met au milieu du Théâtre, & s'y tient droit.

LE BERGER *continue de chanter.*

Espoir délicieux,
De posséder l'objet que j'aime,
Tu me fais, dans l'attente même,
Gouter mille momens heureux.

Enfin, ma chere Zerbinette, après tant de soins, de peines & de soupirs, j'obtiendrai la récompense dûe à mon amour!.. Asseyons-nous sous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir.

S'asseyant aux piés d'Arlequin.

J'irai au devant d'elle; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage; il y fait sombre; quelquefois le trop grand jour effraye les amours...

Arlequin se baisse & lui souffle aux oreilles.

Il fait bien du vent dans cette endroit.

Il veut s'adosser, Arlequin se met à droit, à gauche, ensuite se recule de deux pas, ensorte qu'il tombe à la renverse; il se releve en regardant

Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.

Qu'est-ce donc ? Il semble que cet arbre recule. . . En attendant ma chere Zerbinette, amusons-nous à y graver son nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant son couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà, il graveroit sur ma phisionomie comme sur une écorce ! Allons, ma bague, changeons de figure ; sa Maîtresse est Bergere, elle doit avoir des moutons, paroissons le mouton favori de la Belle.

Il va au fond du Théâtre, se met à quatre pattes & commence à béeler.

LE BERGER.

Ah ! je vois le mouton cheri de Zerbinette, tâchons de l'attrapper.

Arlequin, après bien des lazzis, se laisse prendre & se couche à terre ; le Berger se couche à côté de lui, & le caresse.

Petit mouton, tu appartiens à la plus aimable Bergere du canton ; elle badine avec toi ; elle te caresse sans cesse ; elle te donne mille baisers : si tu pouvois en sentir le prix, que tu serois heureux !

Arlequin s'échappe, sort du Théâtre en béelant, & le Berger le suit.

Quoi, tu veux t'enfuir ? Oh, je te ratrapperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *seul.*

LA Fée m'a pardonné & m'a rendu ma figure ; mais elle m'a fait de si terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & son fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague, je me suis rendu invisible ; le Berger est bien emba-

rassé à me chercher dans le fond du bois ; il croit peut-être à présent que le loup m'a emporté... Mais, voilà Scapin ; divertissons-nous un peu à ses dépens.

Il s'approche de Scapin en bêelant ; Scapin regarde d'un côté, il se met de l'autre & aboye comme un gros chien ; Scapin se retourne, il change de place & contrefait le chat ; il se place derriere lui & contrefait le chant du cocq, du coucou, & ensuite le brayement de l'âne.

En voilà assez ; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter ?

SCAPIN.

Je suis entouré de bêtes qui disparoissent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'aussi grosses que toi ; que crains-tu ?

SCAPIN.

Morbleu, mon Ami, je tremble à chaque pas ; il me semble voir à tout moment la Fée changer ma figure. Où est le Seigneur Mutalib ?

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir ; c'est ici qu'il doit consulter, sur le sort de son Neveu & de sa Niéce, un Oracle fameux, qui lit, dit-on, tout couramment dans le livre du Destin.

SCAPIN.

Qu'est-ce que ce livre du Destin !

ARLEQUIN.

C'est un fort bon livre, fort curieux, où sont inscrits les noms de tous les hommes & ce qui doit leur arriver.

SCAPIN.

De tous les hommes ?

ARLEQUIN.

Oui, de tous, depuis le plus grand Capitaine, jusqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom soit sur ce livre-là ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; les Faquins, comme les honnêtes gens, tous y sont... Scapin né tel jour... marié tel jour..., cocu à telle heure... fera mille friponneries... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens, cela n'y est pas.

ARLEQIN.

Je ne mens point, cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin !

ARLEQUIN.

Maraut !

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures ; à la fin...



SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

Qu'est-ce donc ? Quoi, je ne puis pas vous laisser un moment ensemble que vous ne vous querelliez ?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je fasse avec un animal qui m'interroge, à qui je reponds les choses les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti ?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je serai cocu, pendu ?

MUTALIB.

Finissons. Je ne m'etois pas trompé ;

mon frere a fait transporter sa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle ? Le pauvre animal s'ennuyroit bien s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'est plus question de cette métamorphose de mon neveu ; ma sœur lui a rendu sa figure ; quelle Maratre ! quel Pere dénaturé ! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre ; prieres, raisons, menaces, j'ai tout employé ; je n'ai pû les fléchir ; je n'ai pû obtenir qu'ils détruisissent ce qu'ils ont imaginé pour se vanger de leurs enfans.

ARLEQUIN.

Eh, qu'ont-ils imaginé ?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaisans ; ils lui ont donné la figure de Zermés ; la ressemblance est si parfaite, que je n'ai

jamais pû diſtinguer lequel eſt le véritable ; j'ai crû qu'en les faiſant parler, je le reconnoîtrois aiſément ; mais l'enchantement eſt fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'uſage de la parole ; ce n'eſt que par leurs geſtes, leurs empreſſemens, leurs regards & leurs ſoupirs, qu'ils peuvent exprimer leur amour à Floriſſe ; je viens de les laiſſer à ſes genoux ; juge de la cruelle ſituation de ma Niece.

ARLEQUIN.

Point ſi cruelle ; ſi j'avois une Maitreſſe que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal que de m'en donner encore une autre qui lui reſſembleroit, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent...

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, tandis que ſon pere la tenoit enfermée dans un Château,

elle se désespéroit de n'avoir point d'Amant ; à présent il l'amene ici pour lui en donner deux, & elle se plaindroit encore ? Ma foi, on pourroit dire que l'on ne sçait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choisir, dans le jour, un des deux pour Epoux.

ARLEQUIN.

Oh, cela est différent ; diantre, si elle alloit se tromper au choix, & qu'elle se trouvât demain, en s'éveillant, mariée à un Gnome, cela seroit fort désagréable !

On entend le chant d'un, de deux, & ensuite de trois oiseaux.

MUTALIB.

C'est ici que le fameux Oracle des oiseaux rend ses réponses ; je veux le consulter. Divin interprête des destinées, je protége deux tendres Amans ; leurs parens les persécutent ; daigne

m'éclaircir sur le sort que le Ciel réserve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans, dont le sort t'inquiéte;
Doivent se donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidelle amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie;
C'est-là qu'à son Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau! quel Oracle, grands Dieux!

ARLEQUIN.

Il est des plus tristes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponse au stratagême indigne dont mon frere & ma sœur se servent pour tourmenter leurs enfans, je ne prévois que trop que ma Niéce, croyant choisir son Amant, choisira son Rival; qu'au désespoir de s'être trompée, elle se donnera la mort; que Zermés ne voudra

pas lui ſurvivre, & que voilà la preuve qu'ils doivent ſe donner du tendre & fidelle amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponſes des Oracles, des Bohémiens, des Devins, du Diable, il y avoit ſouvent un ſens caché qui ne frappe pas d'abord ; à votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans eſt le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, eſt fait de façon que cela ne me paroît pas poſſible ; cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore conſulter une Fée de mes amies & dont les conſeils m'ont été utiles en d'autres occaſions.... J'apperçois ma Niéce ; reſte auprès d'elle, & ſi elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÉS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermés & au Gnome.*

QUOI, vous vous obstinez à me suivre ! Ah, laissez moi, laissez-moi !

ARLEQUIN, *les examinant tour à tour.*

Que diable... En effet... plus je les considere... rien n'est plus ressemblant !

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux, & douter toujours si c'est lui ! Le trouver à chaque moment, & craindre sans cesse de me tromper, quel tourment !

ARLEQUIN, *tirant Floriſſe & Coraline à part.*

Mademoiſelle, écoutez, écoutez-moi. N'eſt-il pas certain qu'un véritable Amant, lorſqu'il reçoit la moindre faveur de ſa Maîtreſſe, doit reſſentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'eſt que légérement épris ?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion ſe peint dans les yeux ?

FLORISSE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Eh bien, au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laiſſer, il faut prendre un air gracieux, les accueillir...

FLORISSE.

Mais ſonge donc qu'il y en a un

des deux à que je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoiſſez pas ; pour le connoître, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également ; riſquer même des careſſes, de petites faveurs; examiner en même-temps leurs regards : il n'eſt pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus émû, le plus ſaiſi, le plus pénétré, ne ſoit votre véritable Amant.

CORALINE.

Mademoiſelle, je crois qu'il a raiſon.

ARLEQUIN.

Comment, ſi j'ai raiſon ? Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous-là ; prenez une attitude tendre, nonchalante.

Il va chercher les deux Amans & leur fait ſigne de ſe mettre aux genoux de Floriſſe.

Examinez bien s'ils ſe jettent à vos genoux avec le même empreſſement,

le même transport... Regardez les à présent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez... Fort bien... Laissez leur prendre à chacun une main... Vous paroissent-ils la baiser avec la même ardeur ?

FLORISSE.

Hélas, oui.

ARLEQUIN.

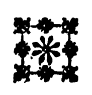
Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un dégré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre ?

FLORISSE.

Hélas, non.

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non, que diable, je ne sçais plus que vous dire.



SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÉS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux Amans.*

J'AI à parler en particulier à ma Niéce, éloignez-vous; (*à Scapin. & à Arlequin.*) & vous aussi.

ARLEQUIN.

Moi!

MUTALIB

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux Amans.*

Il a le ton bien rebarbatif! Il y a quelque mauvaise nouvelle.

MUTALIB.

Coraline, tu peux rester. Ma chere Florisse, vous êtes encore bien plus

à

à plaindre que je ne croyois ; votre pere vous obligeoit de choisir dans ce jour un Epoux entre ces deux Rivaux ; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre Amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le distinguer : on nous trompoit....

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi...

MUTALIB.

Votre Amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous... Hélas!.. & il n'y reparoîtra jamais!

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois... des soupirs ..; une voix plaintive... votre nom que j'ai entendu prononcer...

FLORISSE.

Tout mon ſang ſe glace !

MUTALIB.

J'ai approché... j'ai vû l'infortuné Zermés baigné dans ſon ſang...

FLORISSE.

Mon Amant !..

MUTALIB.

Le déſeſpoir de vous voir perdue pour lui, & bientôt entre les bras d'un autre, l'a porté à attenter ſur ſes jours.

FLORISSE.

Il eſt mort !.. Dieux cruels !.. Pere barbare !.. il eſt mort !..

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé ſa malheureuſe deſtinée.

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & ſe frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la soutenant.*

Ah, Madame ! ah, Seigneur !

MUTALIB.

Ne crains rien ; le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats ; je la rappellerai aisement à la vie, lorsqu'il en sera tems ; la douleur que je viens de lui marquer étoit feinte....

CORALINE.

Quoi, Zermés...

MUTALIB.

Zermés ne s'est point tué ; mais mon Art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu Rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je suis venu déclarer à ta Maitresse que je ne pouvois lui être d'aucun secours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre, lui ont

fait prendre le parti violent de se soustraire à la tirannie de son Pere, en se donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funébres. Sa perte, selon toute aparence, sera assez indifférente à ce Gnome qu'on force à paroître ici sous la figure de mon Neveu; au lieu que ce tendre Amant se fera aisément reconnoître à toute la douleur & le désespoir où se livrera son ame... Esprits Aëriens qui m'êtes subordonnés, paroissez.

Quatre Silphes paroissent & emportent Florisse au fond du Théâtre, au milieu d'un rond d'arbres; à l'instant un tombeau s'éleve; d'autres Silphes commencent le deüil, jettent des fleurs sur le tombeau; y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danse caractérisée.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre est entierement obscurci, & représente un Tombeau au fond d'un bois, au milieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.



JE ne conçois pas votre idée ; il me semble que le moyen que vous avez employé pour découvrir lequel des deux étoit le véritable Amant, vous a réussi ?

MUTALIB.

Je ſçais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Floriſſe, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, ſaiſi de la plus vive douleur, eſt tombé ſans ſentiment.

CORALINE.

Eh bien, pouvez-vous douter que celui-là ne ſoit Zermés ?

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur ? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra bientôt ſa Maîtreſſe vivante ? Il y a de la barbarie à le laiſſer dans un état ſi cruel.

MUTALIB.

Ce n'eſt pas à moi, c'eſt à l'Amour & à l'Amour le plus parfait que puiſſent reſſentir deux Amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel eſt l'arrêt du Deſtin ; je ne dois qu'ouvrir ce

tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau, qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de sa baguette.*) Elle ne tardera pas à sortir de son assoupissement ; tu peux, si tu veux, rester ici, mais garde toi bien de parler, quelque chose que tu voyes ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, rester ici seule la nuit, au milieu de tous ces objets funébres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, suis-moi donc.

Ils sortent.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul, arrivant en tatonnant comme un homme qui marche dans l'obscurité.*

VOilà Mademoiselle Florisse morte ; son Amant sera peut-être aussi la sotise de se tuer ; le Seigneur

Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promesses de récompense qu'il m'a faites; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'est-ce qu'une morte a besoin d'un beau collier ? Ce vol n'en est pas un; il ne fait tort à personne, au lieu qu'il me mettra à mon aise pour le reste de mes jours... Allons, avançons...

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit favorise mon dessein; elle est des plus obscures... Orientons-nous... Le Tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne suis pas dans l'habitude de faire des visites aux gens de l'autre monde; je me sens un frissonnement...

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit ?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tatonnant ; la frayeur les saisit, & ils l'expriment par differentes postures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes....

SCAPIN.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide....

Ils continuent leurs lazzis ; peu à peu la Lune se leve, & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté sombre.

ARLEQUIN.

La Lune se leve ; je vais être vû.

SCAPIN.

Il fera clair en un moment ; je ne sçais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre, où ils se font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils se rassurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'est toi, Scapin !

SCAPIN.

C'est toi, Arlequin !

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici ?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même ?

ARLEQUIN.

Coquin, brigand, scélérat, je suis sûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiselle Florisse.

SCAPIN.

Maraut, fripon, vaurien, tu as trop bien deviné mon dessein pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raison.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de se faire tort ; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le Tombeau au moment que Florisse en sort ; la plus grande frayeur les saisit ; ils s'enfuyent.

---

* SCENE IV.

FLORISSE, *seule.*

OÙ suis-je !.. D'où viens-je !.. Il me semble que je m'éveille après un long assoupissement... Mais

---

* Dans les Pieces à grand spectacle, comme celle-ci, il faut un mélange de l'Opera, de la Comédie & de la Tragédie.

La sombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amans qui sembloient être deux Ombres, tout fut si bien représenté, que le spectateur étoit saisi, & qu'il regnoit dans la Salle le plus grand silence pendant ces trois dernieres Scenes. D'ailleurs l'idée de ces Scenes & la situation de ces deux Amans, parurent très neuves, & j'ose dire qu'elles l'étoient.

ce Tombeau, ces vêtemens, cette nuit profonde, ce silence, ces lieux deserts qui me sont inconnus... Me laisseroit-on ainsi, si je n'étois pas morte?.. N'ai-je pas plongé dans mon sein le même poignard dont mon Amant s'étoit frappé?.. Non, cher Amant, non, je me sens trop tranquille pour être encore vivante; je t'ai suivi dans l'asile du trépas; nous sommes à présent affranchis l'un & l'autre de la tirannie de nos barbares parens; nous ne dépendons plus que des Dieux; ils sont trop justes pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'est Mutalib sans doute qui m'a élevé ce Tombeau; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas, ne devoit-il pas nous donner le même! Après avoir marqué tant d'empressement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort!.. Voyons, parcourons ces lieux. *Elle s'éloigne.*

SCENE V.

ZERMÉS, *seul.*

VOilà donc ce Tombeau ! je puis enfin en approcher ! je puis avant que d'y verser tout mon sang, l'arroser quelques momens de mes larmes ! .. Chere Florisse, est-ce donc là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour ! est-ce donc là que devoit aboutir notre espoir ! qui m'eût dit ce matin, lorsqu'à vos genoux je vous pressois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce soir m'unir à vous au pied de ce triste monument ! qui m'eût dit que ces traits où brilloit tout l'éclat de la jeunesse, que ces yeux dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort ! .. Vous n'êtes plus & je respire encore !

SCENE DERNIERE.

ZERMÉS, FLORISSE *paroissant au fond du Théâtre & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENS des plaintes & des gémissemens.

ZERMÉS.

Vous n'êtes plus !.. Puis-je prononcer ces mots & ne pas expirer de douleur !

FLORISSE.

C'est lui-même !.. C'est toi, cher Amant...

ZERMÉS, *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel !

FLORISSE.

Quoi, tu me fuis ? Tu te dérobes à mes embrassemens ?

ZERMÉS.

Je n'ai pas été le Maître d'un premier saisissement, mais je vous aime trop pour être plus longtems effrayé... Chere ombre, le Ciel m'est témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois aussi. Enfin nous ne serons plus séparés; les Dieux devoient cette recompense à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher Amant, quelle douceur de t'avoir prouvé par ma mort combien je t'étois attachée! ah, peut-on survivre à ce qu'on aime!

ZERMÉS.

Si je vous ai survêcu jusqu'à ce moment, c'est que d'abord on a retenu mon bras, & qu'ensuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'observoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire?

ZERMÉS.

Je vis encore, il eſt vrai, mais ne m'en faites pas un crime, puiſque je n'ai pas été le Maître de terminer plutôt mon ſort.

FLORISSE.

Tu vis encore! quoi, ce n'eſt pas à l'ombre de mon Amant que je parle! Pourquoi Mutalib eſt-il venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton ſang? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſitôt frappée?

ZERMÉS.

Mutalib vous a fait un récit auſſi peu véritable! quel étoit ſon deſſein? Il ſembloit nous aimer, nous trahiſſoit-il? Eſtoit-il en ſecret un de nos Perſécuteurs? Hélas, nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des Perfides & des Tirans! connois du moins, chere ombre, que l'Amour t'y avoit fait

rencontrer le plus fidéle & le plus tendre des Amans.

Il veut se frapper.

FLÔRISSE.

Arrête, tout ceci me confond; si l'état où je me vois; si ce Tombeau semble me dire que j'ai perdu la vie, les mouvemens que je ressens, la joye qui s'est glissée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inspirer le coup dont tu voulois te frapper, semblent m'assurer aussi que je vis encore: craindrois-je ce qui pourroit nous réunir!..

ZERMÉS.

O, ciel!.. Vous vivriez!.. Grands Dieux, chere Florisse je pourrois...

Le Théâtre change & représente des Jardins délicieux.

MUTALIB, *sortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton âme aux plus heureux transports. Il falloit que

tant d'offenses, de trahisons & de perfidies que mon frere & ma sœur avoient faites au véritable amour, fussent reparées par la pure & sincere ardeur dont leurs enfans brûleroient l'un pour l'autre : tel étoit l'Arrêt du destin ; vous y avez satisfait ; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas survivre ; l'Oracle est accompli ; rien ne troublera desormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je ressens de pouvoir enfin unir de si parfaits Amans.

Des Silphes & des Genies forment le divertissement.

FIN.

LA CABALE,

COMEDIE

EN UN ACTE.

Réprésentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 11 Janvier 1749.

PRÉFACE.

J'AVOIS fait cette piece en trois Actes ; elle avoit pour titre *la Cabale à la Ville*, *la Cabale au Parnasse*, *la Cabale à la Cour*. Je la lus dans une maison où j'allois souvent ; je vis qu'on applaudissoit beaucoup à certaines Scenes ; qu'on les appliquoit à telles & telles personnes, & que malheureusement ces applications auxquelles je n'avois pas pensé, n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les pein-

tures & les détails qu'elle présente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux ; un trait, au Théâtre, qui désigne particulierement quelqu'un, est très punissable par lui-même, & d'un éxemple dangereux. Je déchirai ces Scenes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très confuse. Je tâchai de les remplacer par d'autres ; mais bientôt le dégoût & la paresse me gagnerent ; je pris le parti de réduire cette Piece à un Acte ; le Public la reçut très favorable-

ment. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord, elle eût sans doute fait une bien plus grande sensation ; on en auroit parlé, au moins pendant quinze jours, à tous les petits soupers ; j'aurois passé pour un méchant fort agréable & qui méritoit d'être encouragé.



ACTEURS.

LA CABALE.
LA Vicomteſſe DE QUINOLA.
BRILLANT.
LE COLPORTEUR.
LA MÉDISANTE.
LE JEUNE MAGISTRAT.
L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*
L'HOMME DE COUR.
LE PHILOSOPHE.
L'HOMME DE LETTRES.
LE FINANCIER.
CIDALISE.
CLOÉ.
LE MARQUIS.
LE COMÉDIEN.
L'ACTRICE.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
Quelques autres Perſonnages.

LA



LA CABALE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.



H, mon cher Arlequin, c'eſt toi ! quelle heureuſe rencontre ! d'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis un an que je ne t'ai vû ?

ARLEQUIN, *gravement.*

Qui êtes-vous ?

SCAPIN.

Qui je ſuis ? Parbleu je ſuis Scapin.

ARLEQUIN.

Ah ! .. Scapin ... oui ... je me rappelle... j'ai quelque idée confuſe...

SCAPIN.

Que veux-tu dire ? Quelque idée confuſe de moi, de ton ancien ami, avec qui tu as vêcu toute la vie ?

ARLEQUIN.

Allons, je veux bien te reconnoître, quoique tu me paroiſſes tout auſſi gueux, tout auſſi pauvre que lorſque nous étions camarades.

SCAPIN.

Es-ce que nous ne le ſommes plus ? As-tu fait fortune ?

ARLEQUIN.

Mais...

SCAPIN.

Mais, à ton accueil impertinent, on te croiroit déjà dans les affaires.

ARLEQUIN.

Je ſuis content, cela ſuffit.

SCAPIN.

Où demeures-tu à préſent ?

ARLEQUIN.

Ici.

SCAPIN.

Chez la Cabale ?

ARLEQUIN.

Je garde ſa porte.

SCAPIN.

Oh, je ne m'étonne plus...

ARLEQUIN.

Tu ſçais que je ſervois un petit-maître qui tranchoit du bel eſprit...

SCAPIN.

Et qui menaçoit même, je crois, le Public d'une Tragédie de ſa façon ? A-t-elle été répréſentée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Et ſifflée aparemment ?

ARLEQUIN.

Non; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les soirs au spectacle, me donnoit le mot, & suivant qu'il aimoit ou haïssoit les Auteurs, j'y faisois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la premiere représentation d'une Comédie que nous voulions faire réussir, que j'impatientai quelques honnêtes gens auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger, & me prierent de leur permettre d'entendre. Je répondis insolemment; on me rossa. Cette piece étoit spécialement sous la protection de la Cabale; elle me regarda comme son Martir, souhaita de me voir, & fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois, & je t'assure que je ne

trocquerois pas ma condition contre bien d'autres.

SCAPIN.

Je te dirai naturellement. . .

ARLEQUIN.

Quoi ?

SCAPIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une maitresse qui n'use de son crédit que pour nuire.

ARLEQUIN.

Sçache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

SCAPIN.

Ponrquoi donc ne voit-on personne qui s'en loue ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? Parce que la plûpart des hommes sont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils se tourmentent : échouent-ils ? La Cabale en est cause : réussissent-ils ? Ils veulent qu'on croye que leur mérite seul a parlé pour eux.

Tel qui est tous les jours ici, & qui, sans la Cabale, n'auroit jamais rien été, répond au compliment qu'on lui fait sur un poste qu'il vient d'obtenir : en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'est qu'on ne pourra pas dire que j'aye sollicité. D'ailleurs qu'on méprise tant qu'on voudra ma maîtresse, que m'importe ? Si l'on ne devoit servir que les gens estimables, il y auroit bien peu de domestiques.

SCAPIN.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle, j'y resterai. Outre les profits qui sont assez considérables, il y a certains petits agrémens . . . tu sçais que j'ai toujours été idolâtre du beau sexe. . .

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, il ne se passe gueres de jour qu'il ne vienne ici quelque Actrice, quelque Chanteuse, quelque Danseuse. L'une veut engager la Cabale à s'intéresser pour elle ; l'autre veut faire siffler une camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, Monsieur Arlequin ? Oui, Mademoiselle. Cela est désesperant ; je voulois n'être pas vue. On pourroit, Mademoiselle, vous introduire par un petit escalier dérobé. Que je vous serois obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez vous donc amenée ? je crois que je suis dans votre chambre ? vous n'y pensez pas ; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! C'est pour que vous vous reposiez un moment, Mademoiselle. Oh, mais, Monsieur Arlequin, promettez moi donc d'être sage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiselle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie

jambe ! Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà, petit badin ? finissez donc ; en vérité, vous êtes d'une folie...

SCAPIN, *apercevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiselles ?

ARLEQUIN.

Non, parbleu, c'est ma Maitresse.

SCAPIN.

La Cabale ?

ARLEQUIN.

Elle-même.

SCAPIN.

Mon ami, tu devrois bien me présenter, & la prier de s'intéresser pour moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de donner ses audiences, allons boire un coup. As-tu déjeuné ?

SCAPIN.

Je ne m'en souviens pas.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que tu n'as pas la mémoire aussi bonne que l'estomac ? Viens, suis-moi.

SCENE II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton...

LA VICOMTESSE.

C'eſt que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE.

De moi ?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an ? Ne vous dis-je pas que m'étant remariée en ſixiémes nôces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avois pris une aſſez belle maiſon dans le quartier du Palais Royal, & que mon deſſein étoit de donner à jouer ? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue ſur les bruits ſourds, les médiſances qu'il faudroit débiter le ſoir à mon aſſemblée, & ſur la bonne ou la mauvaiſe tournure qu'il y auroit à donner à la nouvelle du jour ? Combien de fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protegiez! Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas decriés, parce

qu'ils avoient le malheur de vous déplaire ! Combien de fois ne me suis-je pas abbaissée jusqu'à débiter moi-même, & forcer les personnes qui venoient chez moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs à qui vous pourrez faire obtenir des graces, mais que ces graces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre côté, Madame, ne me promîtes vous pas de me vanter aux provinciaux & aux étrangers comme une femme chez qui l'on étoit sûr de trouver toujours une compagnie choisie ?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente ; mais il faut que depuis quelque temps vous vons soyez bien refroidie. De jour en jour, ma maison est moins fréquentée ;

à peine ai-je à préſent, dans toute une ſoirée, cinq ou ſix parties de jeu.

LA CABALE.

Eh, Madame, tandis que chez vous le prix des cartes eſt exorbitant, ſuis-je cauſe que vous avez un mauvais cuiſinier, du vin déteſtable & un mari qui fatigue tout le monde par des récits de ſiéges & de batailles où il ne s'eſt jamais trouvé ? Suis-je cauſe que vous grondez les jeunes femmes, lorſqu'elles reſtent à s'entretenir avec leurs amans & qu'elles ne veulent pas faire une quatriéme partie ? Es-ce ma faute ſi les jeunes gens ſe plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être auſſi fripones que ſi elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conſeillé de chaſſer ces deux jolies femmes de chambre...

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame, dans votre metier, il ne faut pas avoir tant de délicatesse.

LA VICOMTESSE.

Dans mon metier, Madame. . .

LA CABALE.

En un mot, Madame, pour vous prouver que je suis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé ; je le mettrai auprès de Belisse, cette riche veuve. . .

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle est d'une humeur si changeante. . .

LA CABALE.

Mais non ; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches ; il est vrai qu'elle change d'Abbé presque tous les six mois ; mais elle n'en renvoye aucun sans lui faire obtenir quelque place, ou quelque pension. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard

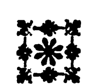
de votre fille, retirez-là du Couvent ; je la garderai chez moi jusqu'à ce que je lui aye trouvé un mari, quelque sot, quelque provincial, quelqu'étranger.

LA VICOMTESSE.

Je vous suis obligée, Madame ; mais, mon jeu ?

LA CABALE.

Oh, je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Aprochez, Monsieur Brillant, aprochez. (*Faisant la révérence à la Vicomtesse & la congédiant.*) Adieu, Madame, je suis votre très humble servante.



SCENE III.

LA CABALE, BRILLANT.

LA CABALE.

IL y a longtemps que je ne vous ai vû, mon cher Brillant ?

BRILLANT.

Depuis un mois, divine Cabale, je travaille ſans ceſſe.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque choſe de nouveau ?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant ! une Tragédie ! quelle joie parmi tous nos amis ! il me ſemble déja voir le bon Dorilas pleurer au ſeul titre d'une Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt finie ?

BRILLANT.

Inceſſamment.

LA CABALE.

Dites-m'en le ſujet.

BRILLANT.

Cela me feroit impoſſible ; je n'y ai pas encore ſongé.

LA CABALE.

Vous n'avez pas encore ſongé au ſujet, & cependant elle ſera bientôt finie ?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler differens morceaux ſur la gloire, l'ambition, l'amour, la vengeance & la haine. Ils ſont en tirades, & j'ai tâché qu'ils finiſſent tous par deux vers bien ſonores. Il ne s'agit plus à préſent que d'imaginer une action, & d'arranger des Actes & des Scenes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaiſon. Je prévois ſeulement que comme mon recueil abonde en petits Madrigaux aſſez tendres, en

maximes contre les Rois, & en réflexions ſur la mort & ſur la deſtinée, il faudra qu'il y ait dans ma Piéce un jeune Prince & une jeune Princeſſe fort amoureux l'un de l'autre, une eſpece de Tiran, & un Miniſtre des Dieux qui en parlera très-cavalierement.

LA CABALE.

A merveilles, mon cher Brillant, à merveilles : un jeune Auteur, pour faire promptement du bruit, doit ſe permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle, un ſonge, des reconnoiſſances ?

BRILLANT.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE.

Et vous ferez bien : c'eſt ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non pas tous ces détails, ces grands tableaux d'hiſtoire par leſquels on prétend élever l'ame & fortifier dans le cœur de ſa nation les ſentimens de vertu, de grandeur & de fermeté ;

j'ai promis d'y bailler, & je tiens parole ; je le dis publiquement, votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois gueres à présent que les étrangers qui l'estiment.

LA CABALE.

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas, Madame, il seroit déja fini, si je ne balançois pas à me servir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou soixante ans.

LA CABALE.

Eh pourquoi balancez-vous ?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiste.

LA CABALE.

Le reproche seroit mal fondé. N'aurez vous pas reversifié à neuf

cette Tragédie ? Ne l'aurez vous pas ſemée de ſentences & de maximes qui n'y étoient point ? N'y aurez vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits ſur l'amour, la vengeance, & les autres paſſions qui agitent ordinairement les héros & les héroines de Théâtre ?

BRILLANT.

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on diroit que je ne ſçais ni imaginer un ſujet, ni l'arranger, ni le conduire, & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis, je ne ſuis qu'un ſimple bel eſprit ſans genie, dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que lorſqu'on s'eſt accoutumé de jeuneſſe à faire des vers, ils viennent d'eux-même, & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'eſprit ni beaucoup de talent pour paraphraſer l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des ſentences & des maximes, ce ſont

choses usées, qui n'éblouissent que les sots, & que chaque Poëte, avec un peu de travail, rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins sonore.

LA CABALE.

Comptez-vous sur moi, Monsieur, ou n'y comptez vous pas ?

BRILLANT.

Je compterai toute ma vie sur vos bontés.

LA CABALE.

Eh bien, prenez, appropriez-vous telle Tragédie, ou telle autre ouvrage qu'il vous plaira, & ne vous inquietez pas ; si la critique crie contre vous, je crierai contr'elle ; on la regardera comme une jalouse, une envieuse, & moi comme la protectrice des jeunes talens.

BRILLANT.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi, & je n'en sortirai que pour venir mettre à vos pieds les

nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

Il sort.

LA CABALE.

Je les atends avec impatience.

SCENE IV.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

Que voulez-vous ?

LE COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous ?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le Public. J'ai été clerc, soldat, garçon de Caffé, oncle pendant

trois mois auprès d'une fille galante, Baron Suiſſe tout un hiver, Medecin étranger, ſouffleur dans une troupe de Comédiens de province, commis, breteur, recors, à préſent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Meſſieurs les Colporteurs ; ils me ſont quelquefois très utiles.

LE COLPORTEUR.

Ah, Madame, ſi vous avez véritablement de la bonté pour eux, vous pouvez leur rendre un grand ſervice.

LA CABALE.

En quoi ?

LE COLPORTEUR.

En obtenant que l'Imprimerie ſoit défendue en France comme elle l'eſt en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on défendît l'Imprimerie ?

LE COLPORTEU

Oui, Madame. Quelles dé brochures vous verriez alo sans cesse de dessous la pres vous croyez bien que furtive imprimeroit toujours.

LA CABALE.

Mais, si furtivement on co toujours d'imprimer, à quoi viroit donc la défense?

LE COLPORTEU

A quoi? Comptez, Mada l'espoir & la facilité qu'ont d'hui les Auteurs de publier vrages où il n'y a rien co mœurs, leur inspirent l'amo belle réputation, les rend fa conspects, & détourne leur tout ce qui pourroit choquer séances; au lieu que si l'In étoit absolument défendue moins, Madame, si vous forte, par votre crédit, qu

nommât pour Censeurs que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, pareſſeux, impolis, brutaux, vous verriez que ces mêmes Auteurs gênez, tracaſſez, tourmentez, éprouvant à chaque inſtant de nouvelles difficultez...

LA CABALE.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point, Madame, Ils prendroient le parti de compoſer ſecretement, & alors, comme rien ne retiendroit plus des écrivains qui ſe verroient réduits à devenir furtifs & anonymes, ils ſe livreroient aux écarts de leur imagination, au plaiſir de flater & d'exciter les paſſions, & s'étudiant dans l'art de mêler le ſel de la ſatire avec les tableaux de l'amour les plus ſéduiſans, ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins,

sins, d'aventures de personnes connues, & de ces descriptions voluptueuses qui sont, dit-on, tant de tort à l'innocence, mais tant de bien aux pauvres Colporteurs.

LA CABALE.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites ; revenez demain.

LE COLPORTEUR.

Permettez, Madame, que ce soit le matin ; car je commence à être fort occupé les après midi avec mes étrangers.

LA CABALE.

Avec vos étrangers ? Que voulez-vous dire ?

LE COLPORTEUR.

Voyant la paix faite, & que Paris alloit redevenir plus que jamais la capitale des nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis, & ils m'ont déjà procuré quelques écoliers.

LA CABALE.

Eh qu'aprenez-vous à ces écoliers ?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt sols par heure (on me loue même, si l'on veut pour la journée) tout étranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher ; je prends un habit propre, un chapeau, une épée ; je l'accompagne aux Thuilleries, au Cours & autres promenades publiques, & dès que nous rencontrons quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance ou ses talens, je la lui fais remarquer ; je lui dis son nom, son surnom, sa qualité, & j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore sur elle : c'est une petite idée qui m'est venue.

LA CABALE, *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes écoliers veulent que je les suive à l'Opera, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs, les Actrices...

LA CABALE.

Et toujours avec les petites anecdoctes.

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me suis même aussi chargé, par mes billets, de leur fournir toutes les Chansons & Epigrammes de ce fameux Poëte...

LA CABALE.

Je sçais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin qu'aussitot il ne me l'envoye : c'est un bien galant homme,

LA CABALE.

Et vous auſſi à ce qui me paroît ; mais pour vous ériger en hiſtorien de la Cour & de la ville, avez vous donc d'aſſez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, ſi j'ai de bons mémoires, Madame ? J'ai une ſœur revendeuſe à la toilette à Verſailles ; une couſine ſage-femme près de la Comédie ; ma femme eſt coëffeuſe ; mon beau-pere Maître à Danſer, & mon oncle tailleur de corps à l'Opera.

LA CABALE.

Oh, vous devez être bien fourni. Allez, & revenez donc demain matin. (*ſeule.*) La jolie façon de gagner ſa vie ! Après tout, n'eſt-il pas plus excuſable que cent autres qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaiſir.

SCENE V.

LA CABALE, LA MÉDISANTE.

LA MÉDISANTE.

VOus m'avez écrit que vous vouliez me parler ?

LA CABALE.

Oui.

LA MÉDISANTE.

De quoi s'agit-il ?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA MÉDISANTE.

Qu'ai-je fait ? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphiſe, vous avez beaucoup d'eſprit, mais le plaiſir d'en avoir vous emporte quelquefois, & votre imagination vive, brillante, pleine de

feu, pleine de saillies, dès qu'un ridicule la frape...

LA MÉDISANTE.

J'entends ; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez ?

LA CABALE.

Il est vrai.

LA MÉDISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas ?

LA CABALE.

Non ; je sçais que vous ne ménagez personne.

LA MÉDISANTE.

Eh bien, que l'un aille pour l'autre ; embrassez-moi, & ne soyez plus fachée.

LA CABALE.

Oh je le serai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE.

Et moi je serai toujours étonnée

que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit ensemble que pour se haïr ?

LA MÉDISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce soit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes !

LA MÉDISANTE.

Ils ne sont que trop vrais. Jettez un coup d'œil sur notre sexe. La laide hait la jolie ; la jolie jalouse la belle ; la belle n'aime qu'elle seule ; la coquette & la prude haïssent & déchirent tout l'univers. Parmi les hommes, les courtisans cherchent à se supplanter ; les beaux esprits à se rabaisser ; les voisins à se ruiner ; les parens à se dépouiller, & deux maris galans, dont les femmes sont jolies, à se deshonorer ; l'épée & la robbe, toujours

prêtes à se déprimer réciproquement, ne s'accordent que dans leur mépris pour l'homme de finance qui de son côté hait tant le public, qu'en le pillant, il se plaît encore à le narguer par son faste & son impertinent orgueil.

LA CABALE.

Tenez, belle Orphise, malgré tout ce que vous dites, je suis persuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, & qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif & plaisant, qui vous fait prendre ce ton de malignité. J'ai toujours souhaité d'être de vos amies ; allons, prometez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéresse, & entr'autres Alcimon...

LA MÉDISANTE.

Ah, fi, fi ne m'en parlez pas ! vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place si considérable. Quel homme ! à force de brailler dans un

barreau & d'y discuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une espece de facilité à s'énoncer, mais qu'énonce-t-il? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Imperieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie bassement. D'ailleurs, trop borné pour sentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, est incapable des grands, toujours indécis & ne finissant rien. Vous ne sçauriez croire à quel point de pareils protégez vous décrient; ils font dire que vous n'agissez que par haine, caprice, & sollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le persuader, du goût & de la raison, l'amour propre & l'envie sont vos vrais parens.

LA CABALE.

Je devrois me fâcher, je n'en ferai rien; je veux absolument que vous

ſoyez de mes amies, je l'ai réſolu. Vous connoiſſez le petit Cléon : qu'en penſez-vous ?

LA MÉDISANTE.

Je l'ai vû ſouvent cet automne à la campagne ; nous repréſentions des Comédies, c'étoit notre ſouffleur ; il ſçait un peu de muſique, joue paſſablement du violon, ne tarit point ſur les anecdoctes, applique aſſez plaiſamment les portraits d'une brochure nouvelle ; ſa figure n'eſt pas mal, & il commence à être fat avec aſſez d'aiſance : de tous nos jeunes gens de robbe, c'eſt celui qui m'a paru ſe façonner le plus vîte.

LA CABALE.

Il ſera très riche un jour ; Eliante l'aime & compte l'épouſer ; je ſçais que vous la haiſſez. . .

LA MÉDISANTE.

Oh, très cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE.

Vous me ferez plaisir.

LA CABALE.

Il épousera dès ce soir votre petite cousine Julie pour qui vous paroissez avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE.

Julie est une bonne enfant, mais qui n'a pas assez de fortune...

LA CABALE.

Elle lui aportera en dot un poste très brillant en province, & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en considération de cette alliance.

LA MÉDISANTE.

Si vous executez ce que vous me dites, me voilà devouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embrassez-moi donc; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'a-

voir terminée ; j'obtins hier au soir le poste en question ; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon ; il est enchanté ; Eliante sera furieuse, désespérée. . .

LA MÉDISANTE.

Il faut que leur rupture se fasse avec bien de l'éclat, bien du scandale. . .

LA CABALE.

Vous serez contente. Je vais vous le présenter pour qu'il vous remercie, & que vous le meniez ensuite chez les parens de Julie.

LA MÉDISANTE, *seule, tandis que la Cabale va chercher Cléon.*

Je ne pouvois souffrir cette Cabale, & je n'entretenois commerce avec elle que pour me donner le plaisir de la contrarier & de lui dire souvent des duretés ; je commence à la trouver une assez bonne femme.

SCENE VI.

LA CABALE, LA MÉDISANTE, CLÉON, L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*

CLÉON, *d'un ton fade, à la Médisante.*

AH, Madame, qu'il est agréable & doux, séduisant & flatteur de penser que la personne que l'on considere & qu'on estime le plus, veut bien s'intéresser à nous.

LA MÉDISANTE.

Connoissant tout votre mérite, Monsieur, je ne pouvois pas faire moins pour vous que je n'ai fait.

CLÉON.

Ah! Madame...

LA MÉDISANTE *à la Cabale, en lui montrant l'Homme qui enseigne l'art de représenter.*

Qu'es-ce que cet homme ?

LA CABALE.

Comme je sçais qne l'on ne juge souvent que sur l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poste à quelqu'un qui n'y soit pas propre, j'ai Monsieur qui est un homme merveilleux pour enseigner en peu de jours l'art de la représentation, c'est-à-dire les atitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en un mot toutes les manieres convenables à la place qu'on va occuper. (*à Cléon.*) N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON.

Oui, Madame.

LA MÉDISANTE.

Oh, je serois charmée d'être pré-

ſente à quelques-unes de ces leçons-là ; cela doit être plaiſant.

LA CABALE.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire. (*à Cléon.*) Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

CLÉON.

Tout ce qui peut faire plaiſir à Madame, ne ſçauroit que m'être très agréable. (*A l'Homme qui enſeigne l'art &c.*) Allons, Monſieur, recommençons.

L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

Recommençons, Monſieur. Je vous ſuppoſe donc arrivé dans cette province où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre ſalle d'audience commence à ſe remplir. Vous êtes dans votre cabinet, miſterieuſement renfermé, careſſant vos chiens, fredonnant un Vaudeville, tandis que votre Sécrétaire

vous lit succintement les lettres qui vous sont adressées de tous côtez ; il en fait ensuite le partage avec un renvoi aux differens commis qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal famez, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures scandaleuses & plaisantes qui sont arrivées pendant la nuit. Vous riez, vous plaisantez, vous êtes familier avec ces gens là. . . .

CLÉON, *d'un ton dédaigneux.*

Familier ?

L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

Oui, Monsieur, & très familier : c'est la seule espéce d'hommes qui soit véritablement chérie des personnes en place & des grands. Enfin l'heure aproche où vous devez sortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous composerez vous ?

CLÉON.

Eh, mais, celui là..

L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

Eh, fi, fi donc, Monsieur ! vous prenez la morgue & l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre phisionomie soit moitié ouverte, & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, nous verrons ; à l'autre, j'examinerai ; vous ferez une légere inclination de tête, avec un petit souris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque personne d'une naissance distinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle ; vous la séparerez de la foule, mais vous aurez toujours atention de glisser, dans vos politesses même, un air de superiorité...

LA MÉDISANTE *à l'Homme qui enseigne l'art &c.*

C'en est assez, & Madame avoit

raison de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet de chambre d'un Intendant.

LA MÉDISANTE *à Cléon.*

S'il y avoit des loges dans votre salle d'audience, j'en retiendrois une pour la premiere représentation. Allons, venez, je vais vous présenter aux parens de Julie. (*Embrassant la Cabale.*) Adieu, ma bonne amie; comptez que je vous suis désormais aussi attachée que si j'étois déjà dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.

SCENE VII.

LA CABALE, L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

LA CABALE, *lisant un billet qu'un laquais lui aporte.*

C'Est une Epigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur est un maladroit ; il falloit la mettre en chanson ; cela court plus vîte, se retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas arranger les vers sur un air bien connu... oui... il me semble qu'en racourcissant les deux premiers... à merveilles : c'est ainsi qu'il faut la faire courir ; rentrons, je vais vous dicter cette chanson ; vous aurez soin qu'elle soit répandue ce soir dans tout Paris.

SCENE VIII.

L'HOMME DE COUR, LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

QUoi vous, un Philoſophe, chez la Cabale ?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indiſpenſables m'apellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque gueres de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que ſe font mutuellement les hommes ; les jalouſies, les haines, les craintes, les eſpérances& tou tes les vaines illuſions qui ſans ceſſe les agitent. J'y vois le vice, avec des talens ſuperficiels, l'emporter preſque toujours ſur le vrai mérite, parce que le vice eſt

impudent, parce qu'il est insensible aux rebuffades, & qu'il sçait d'ailleurs employer adroitement la flaterie, l'imposture, les manœuvres sourdes & les petits souterrains ; au lieu que l'homme de mérite se présente avec modestie, demande avec noblesse, & se rebute aisément, ne pouvant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR

d'un ton mocqueur.

Voilà, mon très-cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pû réussir dans le monde.

LE PHILOSOPHE *fierement.*

Sçachez que je ne me plains point, & que d'ailleurs je crois que jusqu'à présent j'ai mieux réussi dans le monde que beaucoup de gens qui sont dans des postes très élevés.

L'HOMME DE COUR.

Oh, parbleu, votre philoſophie me feroit plaiſir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philoſophie vous dira que je ſuis un ſimple gentilhomme, avec une fortune médiocre; que j'entrai fort jeune dans un régiment; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'aplication poſſible; que je fus même aſſez heureux pour avoir une occaſion de me diſtinguer à la bataille de Guaſtalle; que je ne m'atendois pas que bientôt après on me feroit un paſſe-droit; qu'on m'en fit un; que je quitai le ſervice & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en quoi conſiſte tout tout mon bien; que ſçachant borner mes beſoins, quelque médiocre que ſoit mon revenu, il m'en reſte toujours aſſez pour être en état de ſou-

lager le malheureux payſan à qui il arrive des pertes ou quelque maladie ; que m'étant acquis l'eſtime & la confiance de mes voiſins, s'il ſurvient quelques conteſtations entr'eux, je les accomode, & qu'ainſi ma vie étant honnête & même utile dans la petite place que la providence m'a aſſignée, je crois mieux réuſſir dans le monde que certains prétendus Seigneurs qui ſans avoir jamais été connus à l'armée que par la faſtueuſe incommodité de leurs équipages, devenus Lieutenans-Généraux à trente ans parce qu'ils ont été faits Colonels à ſeize, ne s'occupent que de tracaſſeries, d'intrigues & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres ; plus jaloux de reſpects que d'eſtime ; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils ; careſſant le badin, protégeant le chanſonnier ;

haissant l'homme de Lettres, & recevant froidement le vieux militaire; enfin prouvant chaque jour qu'avec de grandes richesses, un beau nom & une belle charge à la Cour, on peut être très petit dans l'Etat.

L'HOMME DE COUR.

J'aperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, Monsieur.

Il sort.

L'HOMME DE COUR *à parte.*

S'il convenoit à un homme de ma sorte de se compromettre avec un simple gentilhomme, j'aurois répondu vivement à cet original.

SCENE IX.

L'HOMME DE COUR, LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

BON jour, Chevalier. On joue ce soir une Piece nouvelle ; tu y seras sans doute ?

LE CHEVALIER.

Je ne manque gueres une premiere représentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut absolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi ? L'Auteur vous a-t-il donné quelque sujet de vous plaindre de lui ?

L'HOMME DE COUR.

Non ; mais un vieil Auteur qui avoit une pension du Roi, vient de mourir ; celui-ci qui a déjà eu des

succès, s'il réussissoit encore dans ce moment-ci, auroit un grand avantage pour demander cette pension, que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y pensez pas ! votre petit Abbé n'est qu'un sot, un faux sçavant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les lettres & les dissertations qu'il vient de faire imprimer, ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il est vrai ; mais je ne puis pas le renvoyer sans une récompense, & tu vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la Piece nouvelle, il faut prudemment faire ensorte qu'elle soit sifflée.

LE CHEVALIER.

Je vois que s'il vacquoit demain une autre pension, l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sçais quel roman, pourroit se flater que vous l'aideriez de même de votre crédit & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu, à ce soir, je compte sur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *seul.*

Faire tomber la Piece d'un Auteur parce qu'il pourroit prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot pour se dispenser de lui payer des gages, cela m'indigne!

SCENE X.

LE CHEVALIER, UN COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE ſuis bien aiſe de vous rencontrer ; je viens d'apprendre à l'inſtant qu'il y a une furieuſe conſpiration contre la Piece nouvelle ; pour moi, je ferai tout mon poſſible pour la ſoutenir.

LE COMÉDIEN.

Nous vous ſommes bien obligez ; mais, Monſieur le Chevalier, permettez-moi de vous rapeller qu'à la derniere que nous avons jouée, vous me dîtes la même choſe ; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas & que vous ne fites que rire & cauſer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, mais je n'aplaudiſſois pas moins de temps en temps, & vous ſçavez que lorſqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COMÉDIEN.

En vérité, je ſuis toujours étonné que vous autres Meſſieurs ne ſembliez venir au ſpectacle que pour étaler vos perſonnes, vos graces, vos habits, parler de vos chevaux, de vos équipages, faire des trocs....

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc là de ſi étonnant ?

LE COMÉDIEN.

C'eſt qu'il ſeroit aiſé de vous prouver que plus on eſt jeune, brillant, aimable, plus on doit être ſilentieux & attentif aux ſpectacles.

LE CHEVALIER.

Ah parbleu, mon cher, tachez de me prouver cela.

LE COMÉDIEN.

Daignez m'écouter. N'eſt-il pas certain qu'en amour le prompt ſuccès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

LE COMÉDIEN.

Pour bien attaquer un cœur, n'eſt-il pas à propos de tacher d'en démêler & d'en connoître le caractere ?

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas douteux.

LE COMÉDIEN.

Or, Monſieur, je ſoutiens que c'eſt ſurtout aux ſpectacles, dans les yeux, à l'atitude, au maintien, à l'atention plus ou moins marquée des femmes, lorſqu'on joue certaines Scenes, & à l'impreſſion que certains endroits font ſur celles-ci & ne font pas ſur celles-là, que l'on peut acquerir cette connoiſſance & diſtinguer les differens caracteres des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMÉDIEN.

Eh bien? Pour réussir auprès des femmes, s'il faut connoître leurs caracteres differens; si l'on connoît leurs differens caracteres aux spectacles, les jeunes gens qui entrent dans le monde & dont l'ordinaire ambition est de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, doivent donc regarder les spectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'est-là qu'écoutant atentivement, & regardant à propos de loge en loge, ils pourront se préparer de loin des conquêtes par la connoissance qu'ils acquereront du cœur de telle & telle femme, & parconséquent de la façon de s'y prendre pour se la procurer. Par exemple, à l'Opera, dès que l'on commence à jouer certains airs passionnés, l'ame

LE CHEVALIER.

Bien jeune ? Bien jeune ? Comme ſi au Théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COMÉDIEN *à la Jeune Fille.*

Mademoiſelle, venez-vous ſouvent à notre ſpectacle ?

LA JEUNE FILLE, *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COMÉDIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ſes geſtes ne ſeront point copiés ; elle jouera d'elle-même. (*A la jeune Fille.*) Je parierois que c'eſt aux rôles d'amoureuſes que vous vous deſtinez ?

LA JEUNE FILLE.

Oh oui, Monſieur ; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle piece ?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pieces ; nous les faisons sur le champ ; presque tous les soirs nous nous rassemblons cinq ou six amies du voisinage, & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on se dit ce qu'on a remarqué pendant la journée, & on s'amuse à contrefaire les différentes personnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER *au Comédien, vivement.*

Ah, mon ami, l'heureuse vocation pour le Théâtre !

LA CABALE *à la jeune Fille.*

N'admettez vous pas de petits garçons dans votre troupe ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point ; peu à peu il s'en glissa un, & bientôt, comme nous vîmes qu'il se faisoit valoir parce qu'il étoit seul...

LA CABALE.

Vous le chassâtes ?

LA JEUNE FILLE.

Non ; nous déliberames qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien deliberé !

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi, est fort bon, fort bon, mais. . .

LA CABALE.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choses. . .

LA CABALE.

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande sœur, en âge d'être mariée, & qui a une femme de chambre ; il vint nous dire hier qu'il avoit vû le domestique d'un Monsieur qui avoit donné à cette femme de chambre une lettre qu'elle avoit aussitôt portée à sa Maitresse ; qu'ensuite le

Monsieur étoit venu ; qu'il s'étoit jetté aux genoux de sa sœur, & qu'ils ne s'étoient séparez qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la société dit qu'il falloit jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites cousines qui est fort gaie, fit la femme de chambre ; j'étois la grande sœur, & lui le Monsieur. Il s'étoit mis à mes genoux ; il me baisoit les mains, & en vérité je ne sçais où il prenoit tout ce qu'il me disoit ; & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois ; mais cela me paroissoit bien, lorsque tout à coup il voulut m'embrasser ; je le repoussai ; il prétendit qu'à travers le trou de la serrure, il avoit vû le Monsieur embrasser sa sœur ; que cela étoit de la piéce, & que parconséquent...

LE CHEVALIER.

Il avoit raison.

LA JEUNE FILLE.

Il avoit raison ? Comment donc ; il n'y aura qu'à venir dire comme cela qu'on a vû... Oh non.

LA CABALE.

Elle s'exprime avec une grace, un naturel, une naiveté qui enchantent ! Mon aimable enfant, vous n'avez du tout point besoin de moi pour réussir. (*Au Comédien.*) Je compte, Monsieur, que vous lui faciliterez les moyens de débuter.

LE COMÉDIEN.

Je lui rendrai tous les services que je pourrai, pourvû que ce ne soit pas ouvertement ; elle est trop jolie ; je me brouillerois à jamais avec toutes celles de nos Demoiselles qui se picquent encore de l'être.

SCENE XII.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE, LE COMÉDIEN, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

MADAME, ce Monſieur qui eſt venu ce matin, demande ſi vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui ; j'ai du temps ; l'élection où je dois me trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'eſpere que vous vous ſouviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, ſongez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'est ce qui doit lui donner un grand avantage sur ses deux concurrens & sur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

LA CABALE.

Eh bien nous verrons.

Ils sortent.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

QUAND le ballet sera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

SCAPIN *l'embrassant.*

Mon cher Arlequin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoisse.

ARLEQUIN.

Finis donc ; tu as le vin trop tendre.

SCAPIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler ; tu te donnes encore la peine de dresser un placet pour moi, & tu veux bien le présenter toi-même à ta Maitresse. Fais-moi le plaisir de me le lire.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Lisant.

MADAME,

Arlequin a l'honneur de vous recommander très particulierement...

SCAPIN *l'embrassant.*

Très particulierement.

ARLEQUIN.

Scapin, son intime ami...

SCAPIN *l'embrassant encore.*

Son intime ami !

ARLEQUIN.

Et de vous suplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'est un garçon qui n'est propre à rien du tout...

SCAPIN.

Comment ?..

ARLEQUIN.

Une bête, un animal...

SCAPIN.

Animal toi-même ; es-ce ainsi que tu me recommandes ?

ARLEQUIN.

Patience, patience.

Continuant de lire.

Un ivrogne, un faineant ; rien ne prouvera plus votre crédit, illustre Cabale, que d'avoir pû faire employer un pareil vaurien.

Cela n'est-il pas bien tourné ? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéresser à toi. Achevons.

Je vous assure, Madame, que tous

ceux qui connoissent le dit Scapin, vous en rendront un pareil témoignage.

SCAPIN.

Si tu oses présenter ce placet...

ARLEQUIN.

Il est bien, mon ami, il est bien; dans le vrai, dans le simple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimathias, dans l'emphaze; j'expose tout uniment les choses.

Tirant un cornet, une plume & la lui présentant.

Allons, signe le.

SCAPIN.

Que je le signe?

ARLEQUIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être signé de celui qui sollicite?

SCAPIN.

Monsieur Arlequin, vous êtes un coquin.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me dis des injures quand

je cherche à te rendre service ? Vas, tu es un ingrat ; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection ; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions...

SCAPIN.

Mais...

ARLEQUIN.

J'esperois te faire placer Cuisinier chez un des hommes de Paris qui fait la plus grande chere.

SCAPIN.

Autre impertinence ! moi cuisinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ragouts !

ARLEQUIN.

Eh qu'importe ? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour posseder un emploi, il soit néceffaire de sçavoir l'exercer ? Tu auras sous toi de bons-aides-de cuisine, de bons marmitons ; si les ragouts sont bien faits, tout l'honneur t'en apartiendra comme au chef;

s'ils sont mauvais, ce sera la faute de tes commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide toi.

SCAPIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

ARLEQUIN.

Je t'y traite ? Je t'y traite ? Oh, si tu es un glorieux... écoute, mon ami, il est rare que les glorieux fassent fortune.

SCAPIN.

Faudra-t'il que je sois present quand tu le presenteras ?

ARLEQUIN

Sans doute. Ta phisionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi... mais, j'entends les violons ; pendant le Ballet, tu as le temps de te déterminer.

LE TRIOMPHE DE LA CABALE;
BALLET.

ENtrée de la Cabale, précedée & ſuivie de Journaliſtes, diverſement habillez; ils ſe rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnaſſe. Marche d'Académiciens qui s'arrêtent de diſtance en diſtance, s'inclinent profondément les uns devant les autres, & ſe donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale, d'un coup de baguette, métamorphoſe en. . .

Fin du Troiſiéme volume.


MAR 9 - 1961